



*Que  
sais-je?*

# LES AZTÈQUES

Jacques Soustelle

puf

QUE SAIS-JE ?

# Les Aztèques

**JACQUES SOUSTELLE**

de l'Académie française

Directeur d'études à l'Ecole

des hautes études en sciences sociales

Docteur ès lettres

Dixième édition

62<sup>e</sup> mille



# Chapitre I

## Les origines

Les Aztèques (*Azteca*) ou Mexicains (*Mexica*) dominaient avec éclat la plus grande partie du Mexique quand les conquérants espagnols y pénétrèrent en 1519. Leur langue, leur religion s'étaient imposées, de l'Atlantique au Pacifique et des steppes du nord au Guatemala, sur d'immenses étendues. Le nom de leur souverain Motecuhzoma était vénéré ou craint d'un bout à l'autre de ce vaste territoire. Leurs commerçants parcouraient le pays en tous sens avec leurs caravanes de porteurs. Leurs fonctionnaires percevaient partout l'impôt. Aux frontières, les garnisons aztèques tenaient en respect les populations insoumises. À Tenochtitlán (Mexico), leur capitale, l'architecture et la sculpture avaient pris un essor extraordinaire, tandis que se développait le luxe du vêtement, de la table, des jardins, de l'orfèvrerie.

Pourtant, les Aztèques avaient connu d'obscurs et difficiles commencements. Tard venus au Mexique central, au xiii<sup>e</sup> siècle, ils y avaient longtemps fait figure d'intrus, semi-barbares, pauvres et sans terres. Le début de leur ascension datait seulement du règne d'Itzcoatl (1428-1440). Les peuples qui les environnaient pouvaient se flatter pour la plupart de posséder des traditions et une civilisation ancienne dont ces récents immigrants étaient dépourvus.

## I. Les anciennes civilisations mexicaines : l'époque préclassique

C'est qu'en effet l'Antiquité mexicaine, telle que nous la découvrent peu à peu les fouilles archéologiques et l'étude des documents autochtones, nous apparaît d'une incroyable richesse en phases de hautes cultures s'échelonnant très loin dans le passé.

Pour ne parler ici que du Mexique central, on relève, dès 15 000 ou 20 000 ans avant notre ère, la trace de peuples chasseurs, aux armes en pierre taillée, qui poursuivaient autour des lagunes et dans les marécages de la vallée de Mexico les mammoths et autres animaux sauvages. Dès le milieu du IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, le maïs commence à être cultivé dans la région de Tehuacán. L'agriculture à ses débuts ne fournissait encore qu'une faible fraction des ressources alimentaires nécessaires aux autochtones, qui s'adonnaient à la chasse et à la cueillette, mais l'importance des plantes cultivées : maïs, haricots, Calebasse, graines oléagineuses telles que le *huauhtli* (amarante), tomate, piment est allée croissant. Au cours des cinq siècles suivants, l'agriculture s'est répandue sur le haut plateau et, le long des vallées, en direction de la côte du golfe. Le coton ne pouvait s'acclimater sur les plaines du centre, mais l'agave (*maguey*) fournissait ses fibres. Avec l'agriculture, la céramique et le tissage, le village apparaît, agglomération d'Indiens devenus

sédentaires, fixés autour de leurs champs dans la sécurité que procurent les récoltes régulières.

Tout autour des lagunes, à Zacatenco, Ticomán, El Arbolillo, Copilco, Tlatilco, Cuicuilco, les paysans autochtones ont mené pendant près de trois millénaires une vie analogue à celle des villages néolithiques de l'Ancien Monde. Leur céramique abondante et variée, découverte dans les tombeaux, est riche en figurines dont certaines représentent probablement des divinités, tandis que d'autres, avec leurs ornements et leurs turbans, témoignent de structures sociales assez différenciées. Vers la fin de cette période dite « préclassique », un peu avant notre ère, les Indiens de Cuicuilco étaient assez nombreux et assez organisés pour construire la première pyramide du plateau central, tumulus de briques et de pierres plus tronconique d'ailleurs que pyramidal, entouré de tombes.

## II. Les Olmèques

Dès cette époque, les tombeaux de Tlatilco manifestent l'influence qu'exerça sur le haut plateau la première des hautes civilisations mexicaines, celle des Olmèques de la côte du golfe. Dès la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (1500-1200 av. J.-C.), ce peuple encore mystérieux a bâti d'imposants centres cérémoniels, notamment à La Venta et à San Lorenzo, dans les États actuels de Tabasco et de Veracruz. Avant de s'éteindre vers 400 av. J.-C., les Olmèques ont diffusé leur civilisation dans une immense zone de l'Amérique moyenne, depuis la vallée du Balsas jusqu'au Salvador et au Costa Rica, depuis la côte du golfe jusqu'aux montagnes de l'Oaxaca et à la côte du Pacifique. Pyramides et autels, stèles sculptées, bas-reliefs, ciselure des jades et des jadéites, surtout écriture hiéroglyphique et computation du temps : avec les Olmèques surgissent ces traits essentiels de toutes les grandes civilisations du Mexique. On peut les considérer comme formant une transition entre la période préclassique, celle du village, et la période classique, celle de la civilisation urbaine.

## III. Les civilisations classiques

Le I<sup>er</sup> millénaire de notre ère est, au Mexique, celui des civilisations « classiques ». Quatre foyers principaux de culture brillent alors d'un éclat incomparable : le pays des Mayas au sud, avec les grandes cités telles que Palenque, Yaxchilán, Copán, Piedras-Negras, Uxmal, Labná ; Monte-Albán et Mitla chez les Zapotèques de l'Oaxaca ; El Tajín dans l'actuel État de Veracruz ; Teotihuacán sur le plateau central.

Teotihuacán (époque de floraison : 400-700 env.), avec ses énormes pyramides du Soleil et de la Lune (63 et 43 m de haut), son avenue des Morts longue de 1 700 m, ses temples des dieux agraires et du Serpent à Plumes, ses sculptures et ses fresques, ses masques en pierre dure et sa magnifique céramique peinte, semble avoir été une métropole théocratique et pacifique dont l'influence a rayonné jusqu'au Guatemala. Son aristocratie sacerdotale, dont nous ignorons le langage, était sans doute – certains détails des fresques et des sculptures tendraient à le prouver – originaire de la côte orientale, de la zone des Olmèques et d'El Tajín, tandis que la masse de la population paysanne devait être composée d'Otomi et d'autres tribus rustiques. La religion comportait le culte du dieu de l'eau et de

la pluie (que les Aztèques appelleront Tlaloc), du Serpent à Plumes, symbole de fécondité agraire (Quetzalcoatl), de la déesse de l'eau (Chalchiuhtlicue). Certaines peintures murales montrent que les habitants de Teotihuacán croyaient à une vie au-delà du tombeau, dans un paradis où les bienheureux chantaient leur joie parmi les jardins tropicaux sous la protection du bienveillant Tlaloc.

Bien que séparés par de grandes distances et par d'imposants obstacles naturels, les quatre foyers classiques ont été assurément en contact les uns avec les autres. Objets (vases en terre cuite ou en albâtre), thèmes architecturaux et décoratifs, idées et rites ont voyagé avec les commerçants et les pèlerins. L'architecture monumentale, le bas-relief, l'écriture hiéroglyphique, le calendrier présentent, malgré de nettes différences de style, de nombreux caractères communs.

Pendant toute cette période exceptionnellement brillante, où se trouvaient les Aztèques ? Selon leur histoire traditionnelle, ils vivaient à Aztlán (d'où leur nom), pays situé au nord-ouest du Mexique ou au sud des États-Unis actuels : leur langue, le *nahuatl*, fait partie d'une famille linguistique dont les dialectes s'échelonnent du nord au sud depuis l'Utah jusqu'au Nicaragua. Les chroniques autochtones les qualifient d'*azteca chichimeca*, « barbares d'Aztlán ». Autrement dit, ils partageaient alors le mode de vie des tribus guerrières, nomades et chasseresses connues sous le nom de Chichimèques (« barbares ») qui subsistaient grâce à la chasse et à la cueillette sur les steppes et dans les montagnes, se vêtant de peaux et s'abritant dans des cavernes ou sous de légères huttes de branchages.

Le seul renseignement chronologique précis que nous possédions fixe à « deux fois quatre cents ans, plus dix fois vingt ans, plus quatorze ans » avant l'année 1168 de notre ère, date de la chute de Tula comme on le verra plus loin, la durée de la période pendant laquelle les Mexicains ont vécu à Aztlán. Ils s'y seraient donc établis au milieu du ii<sup>e</sup> siècle (en 154 ?), venant probablement d'une région plus septentrionale.

Quoi qu'il en soit, ils devaient demeurer pendant mille ans en marge des civilisations du plateau central, ignorés d'elles et les ignorant. D'ailleurs, entre leur habitat supposé et la vallée de Mexico, bien d'autres peuplades chichimèques, dont une partie au moins parlait des dialectes *nahuatl*, occupaient les vastes étendues des États actuels de San Luis Potosí, Guanajuato, Querétaro. Les Aztèques se trouvaient donc hors du Mexique, de sa civilisation et de son histoire.

## IV. Les Toltèques

À la suite de phénomènes économiques et sociaux encore obscurs, les grandes villes classiques furent peu à peu abandonnées entre le ix<sup>e</sup> et le xi<sup>e</sup> siècle. Le déclin de Teotihuacán a commencé relativement tôt (viii<sup>e</sup> siècle), mais une « colonie » de cette cité a survécu à Azcapotzalco, au bord de la grande lagune.

C'est alors qu'entrent en scène pour la première fois dans l'histoire du Mexique les peuples de langue *nahuatl* qui devaient désormais y jouer un rôle prédominant. Venant du nord, les Toltèques fondent leur ville, Tula, sur l'emplacement de la bourgade otomi de Mamêhni, en 856 de notre ère selon la chronologie traditionnelle. Il est probable que les premiers immigrants toltèques, encore barbares et peu nombreux, acceptèrent pendant un siècle environ, plus ou moins volontiers,

l'hégémonie d'une classe sacerdotale originaire de Teotihuacán et fidèle à la tradition théocratique de l'ère classique. C'est ce que symbolise, dans les récits historico-mythiques, le roi-prêtre Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, qui parlait, dit-on, un langage différent du *nahuatl*, interdisait tout sacrifice humain, célébrait le culte du dieu de la pluie et se montrait en toutes circonstances profondément bon et vertueux.

Mais, avec l'arrivée successive de vagues d'immigrants nordiques, ce fragile équilibre allait être rompu. Les Indiens du Nord apportaient avec eux de nouvelles idées et de nouveaux rites, la religion astrale, le culte de l'Étoile du Matin, la notion de la guerre cosmique, les sacrifices humains, une organisation sociale militariste. C'est tout ce complexe que symbolise le dieu-sorcier Tezcatlipoca, dieu de la Grande Ourse, du ciel étoilé et du vent nocturne, protecteur des guerriers. Le cycle épique relatif à Tula retrace une série de conflits, de guerres civiles, d'enchantements, grâce auxquels Tezcatlipoca parvint (en 999) à chasser Quetzalcoatl ; le roi déchu partit pour l'exil vers le mystérieux « pays noir et rouge », *Tlillan Tlapallan*, que l'on situait au-delà de la « mer divine », derrière l'horizon oriental.

La civilisation toltèque proprement dite s'épanouit alors, à partir du xi<sup>e</sup> siècle. Les dieux célestes prennent le pas sur les vieilles divinités de la terre et de l'eau. Le Serpent à Plumes lui-même devient, par une sorte d'ironie métaphysique, un dieu astral, celui de la planète Vénus. Les sacrifices humains se généralisent. Sur les monuments, de longues frises représentent des aigles (symboles solaires) et des jaguars (symboles de Tezcatlipoca) brandissant des cœurs humains. Les temples ne sont plus comme par le passé des sanctuaires de dimensions réduites où ne pénétraient que les prêtres, mais comportent de vastes salles à colonnades où pouvaient se réunir les guerriers. Le « roi », émanation de l'aristocratie militaire, détient avec celle-ci les pouvoirs qui revenaient jadis à la classe sacerdotale.

La civilisation toltèque a rayonné depuis le plateau central jusqu'au Michoacán à l'ouest, à la côte du golfe à l'est, aux montagnes de l'Oaxaca et au Yucatán au sud-est. Son rejeton yucatèque, né d'une synthèse toltéco-maya à Chichén-Itzá, a fait bénéficier d'une véritable renaissance, pendant deux siècles, la civilisation maya épuisée. L'essentiel de son art, de ses conceptions religieuses, de son organisation dynastique, a survécu au Mexique jusqu'à la conquête espagnole. En 1168, succombant à des dissensions internes et à l'invasion de nouveaux immigrants, la ville de Tula fut mise à sac et abandonnée. Mais d'importants contingents toltèques demeurèrent établis dans d'autres cités, notamment à Colhuacán, sur la rive du lac, et à Cholula, lieu de pèlerinage en l'honneur du Serpent à Plumes. Ainsi la tradition toltèque, le langage et les coutumes de Tula se conservèrent-ils en dépit de la chute de la ville.

L'effondrement de la puissance toltèque provoqua dans tout le monde autochtone d'alors un profond ébranlement. La nouvelle dut se transmettre de proche en proche, de tribu à tribu, jusqu'à la lointaine Aztlán. Partout, à travers les steppes et les sierras, les tribus barbares se mirent en marche vers le sud.

À leur tête, un chef que la tradition dénomme Xolotl pénétra le premier sur le territoire de l'ancien Empire toltèque et s'y établit sans coup férir. Les Chichimèques s'installèrent dans les cavernes et dans les forêts du Mexique central, y poursuivant leur mode de vie habituel. Mais ils entrèrent en

relation avec les villes toltèques qui subsistaient. Un de leurs premiers « rois », Nopaltzin, épousa la fille du seigneur toltèque de Colhuacán, premier exemple d'alliances qui devaient se multiplier.

Quant aux Aztèques, eux aussi commencèrent en 1168 la longue marche qui devait les conduire, environ un siècle plus tard, dans la vallée de Mexico. Une de leurs premières étapes est désignée par la tradition sous le nom de Chicomoztoc, les « Sept-Cavernes », nette allusion à leur mode de vie à cette époque. Ils rencontrèrent en chemin d'autres tribus, elles aussi en route vers le sud. Traversant le Michoacán, ils pénétrèrent sur le haut plateau dans la région de Tula. Il ne faut naturellement pas se représenter leur migration comme un déplacement continu. Ils s'établissaient quelquefois pour plusieurs années dans une région propice. Tantôt guerroyant, tantôt entrant en contact pacifique avec les populations civilisées, ils eurent vite fait, grâce à leur singulier génie de synthèse, de s'assimiler techniques (notamment l'agriculture du maïs), coutumes, rites.

Nous ne savons guère comment était organisée la tribu en marche. Les manuscrits historiques indigènes nous la montrent guidée par les prêtres dits « porteurs de dieu » : ils portaient sur leurs épaules l'effigie du dieu tribal, Uitzilopochtli, divinité solaire représentée par un colibri. Ces prêtres constituaient alors le « gouvernement » de la tribu : Uitzilopochtli était censé leur parler, et c'étaient eux qui transmettaient ses ordres. La tribu était divisée en clans. Sans doute un conseil des anciens, chefs de clans et chefs de famille, se réunissait-il pour débattre des décisions importantes. On pourrait dire que le régime aztèque était alors une théocratie superposée à la traditionnelle démocratie tribale.

## V. Les États post-toltèques

Pendant que ce peuple obscur s'approchait ainsi, lentement, du Mexique central, un étonnant processus culturel se déroulait dans cette région. Les tribus barbares récemment arrivées adoptèrent très vite la vie sédentaire, l'agriculture, le langage, les rites, le mode de gouvernement des cités toltèques tardives. Dès la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, les Chichimèques avaient abandonné les cavernes et fondaient à leur tour des villes appelées à un brillant avenir telles que Texcoco. Au xiv<sup>e</sup> siècle, 28 États se partageaient le plateau central, dont Colhuacán (Toltèque), Texcoco (Chichimèque), Azcapotzalco (dynastie d'origine peut-être otomi ou mazahua mais « nahuatlisée »), Xaltocán (Otomi), etc. Entre eux, alliances, ligues, guerres, coups de main bouleversaient chaque jour l'équilibre politique. Chaque État-ville tendait à l'hégémonie. C'est une époque de violence et d'intrigue, mais aussi de riche développement culturel : la civilisation toltèque renaît parmi les rudes envahisseurs nordiques.

## VI. La fondation de Tenochtitlán

Derniers arrivés dans cet univers à la fois raffiné et brutal, les Aztèques connurent de nombreuses tribulations. Ayant voulu se donner un roi à l'imitation des dynasties voisines, ils entrèrent en conflit avec Colhuacán. Leur souverain Uitziliuitl (« Plume-de-Colibri »), dit « l'Ancien », fut battu, capturé et sacrifié. Exilés d'abord sur les landes stériles de Tizapán, les Aztèques finirent par se réfugier sur

les îlots, dans la zone marécageuse à l'ouest de la grande lagune. C'est là qu'en 1325, selon la tradition, Uitzilopochtli parla au grand prêtre Quauhcoatl (« Serpent-Aigle »). Il lui révéla que son temple et sa cité devaient être construits « au milieu des joncs, parmi les roseaux », sur une île rocheuse où l'on verrait « un aigle dévorant joyeusement un serpent ». Quauhcoatl et les autres prêtres se mirent à la recherche du signe promis par l'oracle : ils virent un aigle, perché sur un figuier de Barbarie (*tenochtli*), tenant dans son bec un serpent. C'est là que fut édifée une simple cabane de roseaux, premier sanctuaire de Uitzilopochtli et noyau de la future cité de Tenochtitlán.

*« Pauvrement, misérablement, dit une chronique aztèque, ils bâtirent la maison de Uitzilopochtli... Où auraient-ils trouvé pierre ou bois ?... Les Mexicains se réunirent et dirent : achetons donc pierre et bois avec ce qui se trouve dans l'eau, le poisson, l'axolotl, la grenouille, l'écrevisse... »*

## VII. Les débuts de la dynastie

Les anciennes pictographies montrent en effet les Aztèques de cette époque menant une vie amphibie, avec leurs pirogues et leurs filets, subsistant essentiellement grâce à la pêche et à la chasse aux oiseaux aquatiques. Cependant, leur pauvre bourgade s'étendait sur les îlots. En accumulant de la vase sur des radeaux de joncs, les Indiens créaient des jardins flottants, les *chinampas*. Le vieux rêve dynastique n'avait pas été oublié. Désireux cette fois d'éviter un désastre comme celui du règne éphémère de Uitziliuitl, les Aztèques allèrent chercher un souverain dans la lignée toltèque de Colhuacán : ainsi leur dynastie se rattacherait-elle au prestigieux âge d'or de Tula. Ce souverain, Acamapichtli (« Poignée-de-Roseaux »), fut intronisé en 1375.

Son successeur, le deuxième Uitziliuitl (« Plume-de-Colibri »), fit une politique d'alliances matrimoniales : c'est ainsi qu'il obtint la main de la princesse Miahuahxihuitl (« Fleur-de-Maïs-Turquoise »), fille d'un seigneur de Quauhnhuac (Cuernavaca), afin de pouvoir importer de cette région tropicale « l'indispensable coton ». Cependant, l'étoile de Colhuacán pâlisait et la dynastie guerrière d'Azcapotzalco étendait sa domination sur la vallée centrale. Le troisième roi aztèque, Chimalpopoca (« Bouclier-Fumant »), ne fut guère plus qu'un vassal d'Azcapotzalco et mourut assassiné en 1428, comme l'avait été dix ans plus tôt le roi de Texcoco.

## VIII. Fondation de la Triple Alliance

À sa mort, la situation de la cité aztèque paraissait désespérée. Tezozomoc, le vieux roi d'Azcapotzalco, avait annexé à son domaine de vastes territoires à l'est et à l'ouest du grand lac. L'héritier légitime du trône de Texcoco, le prince Nezaualcoyotl (« Le Loup-qui-jeûne »), errait dans les montagnes, poursuivi par les guerriers de Tezozomoc. À Tenochtitlán même, un fort « parti de la paix » déclarait toute résistance impossible et préconisait la soumission.

Cependant, le quatrième souverain aztèque, Itzcoatl (« Serpent-d'Obsidienne »), élu dans ces circonstances tragiques, prit la tête de la résistance. Allié à Nezaualcoyotl, il parvint à repousser les assauts de la cité dominante, puis à porter la guerre à Azcapotzalco même, qui fut envahie et détruite.



Les deux souverains vainqueurs eurent la sagesse de prendre pour alliée une cité qui appartenait à la tribu d'Azcapotzalco : Tlacopan. Ainsi fut fondée la Triple Alliance de Tenochtitlán (Mexico), Texcoco et Tlacopan. Bien vite, à l'intérieur de cette Ligue, le rôle militaire dominant passa aux Aztèques tandis que Texcoco, sous le sage gouvernement du roi-poète Nezahualcoyotl, se transformait en une métropole des arts, de la littérature et du droit.

La Triple Alliance devenait en fait l'Empire aztèque.

# Chapitre II

## L'empire aztèque en 1519

À la mort d'Itzcoatl, en 1440, les trois cités alliées dominaient l'ensemble de la vallée centrale, et leur puissance s'étendait déjà au-delà. En effet, la ville de Tlacopan avait apporté à la Ligue l'héritage d'Azcapotzalco, c'est-à-dire les régions montagneuses à population essentiellement otomi (Quahuacan) au nord-ouest de la vallée. D'autre part, Texcoco exerçait son hégémonie au nord-est jusqu'à certaines localités de la côte (Tuxpan).

Cinq souverains se succédèrent à Mexico entre la fin du règne d'Itzcoatl et l'invasion espagnole :

- 1440-1469 : Motecuhzoma (« Celui qui se fâche en seigneur »), dit Ilhuicamina (« L'Archer qui flèche le ciel ») ou Ueue (« l'Ancien »).
- 1469-1481 : Axayacatl (« Visage-d'Eau »).
- 1481-1486 : Tizoc (« Celui qui se saigne », allusion à un rite d'autosacrifice).
- 1486-1503 : Auitzotl (« Monstre aquatique »).
- 1503-1520 : Motecuhzoma II, dit Xocoyotzin (« L'Honorable Cadet »).

À l'exception de Tizoc, qui mourut probablement empoisonné après cinq ans de règne, tous ces souverains demeurèrent longtemps au pouvoir et gouvernèrent constamment avec un double souci : étendre l'hégémonie de la Triple Alliance à de nouveaux territoires ; au sein même de l'Alliance, renforcer le pouvoir de Tenochtitlán au détriment des deux autres cités. La mort de Nezaualcotl (1472) ôta le principal obstacle à cette montée vers l'hégémonie. Dès lors, l'empereur (*Tlatoani*) de Mexico, chef militaire suprême (*Tlacatecuhtli*), fut le seul véritable souverain, disposant même à son gré de la succession au sein de la dynastie texcocane et traitant le roi de Tlacopan non plus en allié mais en vassal.

Quant aux conquêtes, entreprises d'abord par Mexico et Texcoco sur un pied d'égalité, puis par des contingents des trois cités sous le commandement unique de l'empereur aztèque ou de ses officiers, elles s'étendirent vers le nord, jusqu'à une ligne jalonnée par les bourgades otomi de Xilotepec, Huichapan, Nopala, Timilpan, Zimapán, avec une « marche » sur la rive méridionale du Pánuco ; vers l'est, jusqu'à la côte et tout le long du golfe depuis Tuxpan jusqu'à Tuxtepec ; au sud-est, en direction de l'isthme de Tehuantepec, sur le plateau (Puebla), puis à travers les montagnes mixtèques (Yoaltepec) jusqu'aux vallées zapotèques (Oaxaca) ; au sud, vers les riches Terres Chaudes

tropicales de Quauhnahuac (Cuernavaca), Oaxtepec, Taxco, jusqu'au Pacifique (Cihuatlán, Acapulco) ; à l'ouest, à travers le haut plateau de Toluca jusqu'aux frontières du Michoacán.

Moteczuhzoma I<sup>er</sup> entreprit avec succès la conquête des provinces tropicales (Quauhnahuac). Axayacatl consolida la suprématie de Tenochtitlán en annexant la cité insulaire voisine de Tlatelolco, sur le lac. Il porta son effort principal vers l'ouest (conquête de Toluca et de Xocotitlán), mais essuya un sérieux revers à Taximaroa face au royaume tarasque du Michoacán. Auitzotl étendit l'Empire au nord et au sud, de Xiuhcoac à l'Oaxaca et à Xoconochco.

Les listes de conquêtes de chaque règne reproduisent souvent les mêmes hiéroglyphes de villes, ce qui conduit à penser que certaines de ces conquêtes demeuraient précaires. Des rébellions éclataient à tout moment, comme par exemple celle de Cuetlaxtlan, dont les habitants, mécontents d'avoir à payer l'impôt, enfermèrent les percepteurs aztèques dans une maison à laquelle ils mirent le feu.

# I. Les provinces

Lors de l'arrivée des Espagnols en 1519, l'Empire se composait, selon les documents indigènes, de 38 « provinces », entités économiques plus que politiques, assujetties à payer l'impôt ou tribut. En voici l'énumération :

## I. Centre

1. Citlaltepec-Tlatelolco : nord-est de la vallée centrale (Xaltocan, Zumpango, etc.).  
Petlascalco : sud de la vallée (Tláhuac, Mixquic, etc.). Ces villes ou villages étaient rattachés directement au petlascalcatl, chef de la perception des impôts, dont les « bureaux » étaient situés au palais impérial à Mexico.
- 2.

## II. Nord

3. Oxitipan : avant-poste de l'empire sur le fleuve Pánuco.
4. Xiuhcoac : province huastèque.
5. Xilotepec : vieux pays otomi.
6. Axocopan : autre province otomi (Izmiquilpan).
7. Hueypoxtla : encore une province otomi (Actopan).
8. Atotonilco : région de Tula. On y parlait otomi et nahuatl.
9. Xocotitlán : sur le haut plateau de Toluca, pays otomi et mazahua.
10. Quauhtitlán : province nahuatl anciennement très importante.
11. Quahuacan : zone montagneuse et forestière au nord de l'actuel district fédéral (Cuajimalpa, Huixquilucan) ; population essentiellement otomi.
12. Acolhuacan (Otumba, Teotihuacán, Pachuca) : ancien domaine de Texcoco.

## III. Versant oriental

13. Atlan, « Marche » de l'Empire au nord-est avec Xiuhcoac.
14. Tochpan (Tuxpan, dans l'État actuel de Veracruz).

15. Tlapacoyan : nord de l'État actuel de Puebla (Zacatlán, Huauchinango, Xochicuautla). On y parlait nahuatl et totonaque.
16. Atotonilco (ne pas confondre avec la 8<sup>e</sup> province ci-dessus) : dans cette province se trouvait le très ancien centre toltèque de Tulancingo.
17. Tlatlahuquitepec : aux limites des États actuels de Puebla et de Veracruz (Teziutlán).
18. Quauhtochco (Huatusco, État de Veracruz).
19. Cuetlaxtlan, province côtière sur le golfe.
20. Tochtepec (Tuxtepec, État d'Oaxaca) : riche province frontière en pays tropical.

#### IV. Sud et sud-ouest

21. Chalco : au sud des lacs, une ancienne cité qui fut longtemps en guerre contre Mexico.
22. Quauhnahuac (Cuernavaca, État de Morelos).
23. Huaxtepec (Oaxtepec). Cette province et la précédente couvraient le territoire de l'actuel État de Morelos : terres tropicales riches en coton, fruits, essences rares.
24. Tlalcozautitlán.
25. Quiauhteopan. Cette province et la précédente se situaient dans l'État actuel de Guerrero. On y pratiquait, à Olinalá, l'art de la laque.
26. Toluca : capitale actuelle de l'État de Mexico, sur un haut plateau au climat froid, peuplé de Matlaltzinca, Mazahua et Otomi.
27. Ocuilan : au sud de Toluca, dans une zone montagneuse et boisée. On y parlait un dialecte matlaltzinca.
28. Malinalco. Centre militaire et religieux important où l'on peut encore voir le seul temple connu en Amérique entièrement taillé, y compris la statuaire, dans la roche vive.
29. Tlachco (Taxco).
30. Tepequacuico : dans l'État actuel de Guerrero (Iguala).
31. Cihuatlán : province frontière avec le Michoacán, s'étendant sur la côte du Pacifique jusqu'à Acapulco.

#### Pays

#### V. mixtèque-zapotèque

32. Tepeacac : zone frontière entre Nahuatl, Mixtèques et Chocho-Popoloca.
33. Yoaltepec : pays mixtèque.
34. Tlapan : province frontière entre le pays yopi insoumis et la seigneurie mixtèque indépendante de Tototepec.
35. Tlachquiauco, dans l'État actuel d'Oaxaca.
36. Coayxtlahuacan : province mixtèque, entre la seigneurie de Tototepec et la cité religieuse des Mazatèques, Teotitlán.

37. Coyolapan : le cœur de l'ancien pays zapotèque, avec Monte-Albán, Oaxaca, Mitla, ETLA.

## VI. La marche méridionale

38. Xoconochco : sud-est de l'État actuel de Chiapas (Soconusco, Ayutla), en pays de langue maya, aux frontières du Guatemala.

Entre les provinces de Tuxtepec et de Coyolapan, d'une part, et le Xoconochco, d'autre part, marchands et soldats aztèques allaient et venaient à travers l'isthme de Tehuantepec, sans que nous sachions exactement quel était le statut, à l'égard de l'Empire, des petits États qu'ils devaient traverser. Sans doute ceux-ci, qui ne semblent pas avoir été assujettis à payer le tribut, accordaient-ils le droit de libre passage de peur de se brouiller avec les Mexicains. Les territoires dominés par ces derniers n'étaient d'ailleurs pas continus. Des enclaves indépendantes y subsistaient : seigneurie nahuatl de Metztlán au nord, pays *yopi* et seigneurie mixtèque de Tototepec au sud, petit État mazatèque de Teotitlán à l'orée du pays mixtèque. Teotitlán entretenait des relations amicales avec Mexico, mais les autres États mentionnés conservaient farouchement leur indépendance. Il en était de même de la république aristocratique et militaire de Tlaxcala, ennemie acharnée de Mexico, enclavée au cœur même de l'Empire sur le haut plateau. C'était là, pour les Aztèques, une cause de grave faiblesse, comme on devait s'en apercevoir lors de la conquête espagnole. Aux frontières, la seule puissance organisée contre laquelle l'Empire dut se défendre en permanence était, à l'ouest, le royaume civilisé du Michoacán. La base de cette défense se trouvait dans la province de Tepequacuilco ; des troupes aztèques y étaient maintenues en garnison, à Quecholtenanco, Totoltepec et surtout Oztoman, où subsistent les vestiges de fortifications considérables.

Au nord et au nord-est, les provinces de Xilotepec, d'Oxitipan, de Xiuhcoac dressaient un barrage contre les incursions des tribus chichimèques, mais il ne semble pas que l'état de guerre y ait été aigu. Les Otomi de Xilotepec pratiquaient un commerce de troc avec les barbares de l'actuel Querétaro. Au sud-est, les principautés indépendantes du Xicalanco (actuel Tabasco) se prêtaient volontiers aux voyages des commerçants aztèques qui avaient leurs comptoirs et leurs entrepôts à Tuxtepec, et les tribus mayas voisines du Xoconochco ne paraissent pas avoir manifesté une hostilité active.

Que ce soit pour monter la garde aux frontières ou pour tenir certaines régions importantes ou turbulentes, Mexico avait choisi quelques localités stratégiquement bien situées où des garnisons étaient établies à demeure. Tel était le cas d'Atlan et de Tezapotitlan, dans la Sierra de Puebla, de Quauhahuac (Cuernavaca), et d'Oaxtepec, de Quauhtochco et d'Itzteyocan, de Cuetlaxtlan, de Tuxtepec, de Tepeacac (proche de Tlaxcala). Il y avait une garnison aztèque à Tutotepec, province de Tlapan, pour surveiller le pays *yopi*, et plusieurs dans l'Oaxaca, à Coayxtlahuacan, Zozolan et Oaxaca. Dans la province de Yoaltepec, les troupes mexicaines qui y étaient stationnées « mangeaient les dindons, chevreuils, lapins et le maïs que les indigènes étaient obligés de donner à Motecuhzoma ».

Alors qu'en général les cités et tribus soumises conservaient leur mode de gouvernement, leurs dynasties locales et leurs pouvoirs autonomes, des « gouverneurs » aztèques étaient mis en place dans

les localités d'importance stratégique. Leurs titres (*tlacatecuhtli*, « Chef des guerriers » ; *tlacochtecuhtli*, « Seigneur des javelines », etc.) sont nettement militaires. On trouve mentionnés ces officiers à Oztoman, à Quecholtenanco, à Tuxpan, à Atlan, à Zozolan, à Oaxaca et à Xoconochco. Souvent, semble-t-il, deux gouverneurs coexistaient à la tête d'une même ville ou province, l'un d'entre eux étant probablement investi de fonctions plus administratives que militaires. Partout ailleurs, les cités-États s'administraient elles-mêmes. Elles étaient assujetties à des statuts très différents, allant d'une simple alliance à une étroite soumission, selon qu'elles avaient accepté plus ou moins de bon gré l'hégémonie de Mexico ou qu'elles avaient dû, au contraire, être annexées par la force après une campagne militaire. Les villes de garnison ne payaient pas de tribut, mais devaient assumer la charge de l'entretien des troupes. D'autres n'étaient pas, théoriquement au moins, soumises à l'impôt et se contentaient d'envoyer à Mexico des « cadeaux » prétendus volontaires. Toutes les cités de l'Empire, quel que fût leur statut particulier, devaient en tout cas renoncer à mener une politique extérieure et militaire indépendante et accepter que fût célébré chez elles le culte de la divinité aztèque Uitzilopochtli.

## II. Le tribut

La plupart des cités payaient l'impôt ou tribut, tantôt une fois, tantôt deux ou quatre fois par an selon la nature des denrées et produits à fournir. À cette fin, des fonctionnaires impériaux, les *calpixque*, assistés de scribes, tenaient à jour les registres du tribut, en assuraient la perception et le transport, veillaient, le cas échéant, à ce que fussent cultivées les terres dont le produit devait revenir à Mexico. Un de ces *calpixque*, avec ses bureaux, était installé dans chaque province.

Les registres de tribut qui sont parvenus jusqu'à nous (*Matrícula de Tributos*, *Codex Mendoza*) nous donnent une idée de l'extraordinaire variété des produits ainsi collectés en quantités considérables. Chaque province était imposée selon sa capacité de production et selon ses possibilités en rapport avec son climat, sa flore, sa faune. Presque toutes devaient fournir des tissus de coton ou d'*ixtle* (fibre d'agave), des céréales et des graines oléagineuses. Les pays tropicaux étaient imposés en cacao, en coton brut. L'or en poudre ou en objets façonnés venait de Tuxtepec, de Xoconochco et des provinces mixtèques ; le cuivre, de Tepequacuico et de Quiauhteopan ; les turquoises, de la côte du golfe et de l'Oaxaca ; les plumes de perroquet et de *quetzal*, des Terres Chaudes ; le caoutchouc, de Tuxtepec ; le papier, de Quauhnahuac et d'Oaxtepec ; la cochenille, de l'Oaxaca ; le bois de construction, des forêts otomi. Parmi les articles collectés par les percepteurs, on relève des pipes, des vases en terre cuite, des bijoux, des champignons hallucinogènes, de l'encens, du miel, de l'encre, des dents de crocodile et des cornes de chevreuil, des peaux de jaguar, des armes, des oiseaux vivants pour le « jardin zoologique » de l'empereur et des serpents vivants destinés à la nourriture de ces oiseaux.

Pour ne parler que des articles textiles, les plus importants, on observe que le tribut rapportait chaque année plus de 2 millions de pièces (*quachtli*) en coton, 179 200 pièces de tissu de fibre d'agave, 136 000 pagnes masculins, 185 600 jupes et corsages, 561 tenues d'apparat en plumes. Bien qu'il n'y eût pas de monnaie, le *quachtli* et son multiple, la « charge » de 20 unités, servaient d'étalon : une charge était considérée comme permettant à un homme de vivre pendant un an.

À titre d'exemples : Toluca devait fournir deux fois l'an 400 charges de pièces de coton, 400 charges de manteaux en *ixtle* décorés, 1 200 charges de pièces de tissu d'*ixtle* blanc, et une fois l'an 6 « greniers » de maïs, de haricots et de graines oléagineuses et 22 costumes d'apparat. Quahuacan donnait quatre fois par an 3 600 poutres et planches, deux fois par an 800 charges de pièces de coton et autant de tissu d'*ixtle*, une fois par an 41 costumes d'apparat et 4 « greniers » de céréales. Quauhnahuac contribuait au trésor impérial en versant deux fois par an 3 200 charges de manteaux de coton, 400 charges de pagnes, 400 charges de vêtements féminins, 2 000 vases en céramique, 8 000 rames de papier, et une fois l'an 8 costumes d'apparat et 4 « greniers ». Tlalcozauhtitlan ne fournissait que 800 charges de tissus de coton, 200 jarres de miel et un costume de luxe, mais aussi 20 bols de *tecozauitl*, sorte de terre jaune clair dont les élégantes de Mexico se servaient comme fard pour le visage. Tuxtepec, tout en remettant aux *calpixque* des tissus et des vêtements, donnait surtout 16 000 boules de caoutchouc, 24 000 bouquets de plumes de perroquet, 80 bouquets de plumes de *quetzal*, un bouclier d'or, un diadème en or, des colliers et autres bijoux d'or, d'ambre et de cristal de roche. Les villes et villages de la vallée de Mexico devaient en outre assurer à tour de rôle l'entretien des palais, fournir des domestiques et des denrées alimentaires.

Conformément aux accords conclus entre Tenochtitlán, Texcoco et Tlacopan à l'origine de la Triple Alliance, les deux premières cités percevaient chacune deux cinquièmes du tribut, le dernier cinquième étant réservé à Tlacopan. Il est pourtant probable que l'empereur aztèque et ses principaux dignitaires s'adjugeaient la part du lion. Marchandises, tissus, céréales s'entassaient au palais impérial dans le *petlacalco* ; dans les bureaux du *calpixcacalli*, les scribes tenaient les comptes. Le fonctionnaire indélicat qui détournait à son profit une partie du tribut était puni de mort, sa maison et ses biens confisqués.

Le « trésor public » ne se distinguait pas du trésor privé du souverain. Celui-ci puisait dans le *petlacalco* aussi bien pour subvenir aux énormes dépenses des palais que pour distribuer au peuple vivres et vêtements, payer les fonctionnaires, les artisans, les sculpteurs, doter les sanctuaires, ravitailler les armées. En temps de disette, les greniers impériaux s'ouvraient. L'administration aztèque était sans doute sévère, mais exacte et équitable.

Le tribut jouait donc un rôle primordial dans la vie économique de l'Empire. Mais deux autres facteurs importants doivent être mentionnés dans ce domaine. D'abord les marchés, dont certains comme celui de Tlatelolco étaient de véritables villes, où s'échangeaient d'énormes quantités de produits, transportés en bateau sur la lagune et les canaux de la ville lacustre. Ensuite les négociants (*pochteca*), hardis commerçants en même temps qu'aventuriers et combattants, qui pénétraient jusque dans les pays insoumis pour y vendre des outils en cuivre ou en obsidienne, des tissus en poil de lapin, des herbes médicinales, des vêtements brodés, de la joaillerie et en rapporter le jade, les pierres et les plumes précieuses, l'ambre, les peaux de jaguar. Certaines des matières premières importées à Mexico par le tribut, comme le coton brut et l'or, repartaient vers le sud transformées en vêtements de luxe et en bijoux.

Tel se présentait l'Empire aztèque lors de l'invasion espagnole : une mosaïque de petits États très divers quant aux langages et aux ethnies, largement autonomes, assujettis par la puissance militaire d'une confédération tricéphale elle-même dominée par Mexico. Le tribut et le commerce faisaient affluer à la capitale d'immenses richesses en même temps, la suppression des barrières politiques à

l'intérieur de ce vaste territoire contribuait à un brassage général des idées, des coutumes et des techniques, condition fondamentale d'une synthèse qui constitue à proprement parler la civilisation aztèque.



# Chapitre III

## Société et gouvernement

La tribu aztèque, lors de son installation dans la vallée de Mexico, se présentait comme une société homogène et égalitaire, essentiellement guerrière ; ses membres, soldats et cultivateurs (ou chasseurs et pêcheurs) ne reconnaissaient d'autre autorité que celle des prêtres, eux-mêmes guerriers, interprètes des oracles de Uitzilopochtli.

Entre la fin du xiii<sup>e</sup> siècle et le début du xvi<sup>e</sup>, une profonde mutation s'était produite sous le double effet de l'influence culturelle et politique exercée par les peuples voisins sur les Aztèques et de leurs propres conquêtes. De même que Tenochtitlán, bourgade tribale, s'était transformée en une grande capitale impériale et cosmopolite, de même la tribu était devenue une société hiérarchisée, mise en forme par des structures complexes et dirigée par un État disposant d'un appareil administratif et judiciaire. Les niveaux de vie des diverses catégories de la population et leurs statuts dans la société différaient largement les uns des autres.

### I. Le peuple

On appelait *maceualtin* (singulier : *maceualli*) les simples citoyens, membres de la tribu et par conséquent d'une de ses fractions dites *calpulli*. Le *maceualli* devait le service militaire et l'impôt ; il ne pouvait se soustraire au travail collectif (corvées) : entretien des chemins et des canaux, construction de monuments, de digues, etc. En revanche, il avait droit dès sa majorité, c'est-à-dire lors de son mariage entre 20 et 25 ans, à une parcelle de terrain pour y construire sa maison et cultiver son champ et son jardin : cette parcelle lui était affectée par le chef de son *calpulli*. Il prenait part à l'intense vie religieuse de son quartier et de la ville et pouvait, surtout lorsqu'il atteignait un certain âge, siéger au conseil qui entourait le chef local. Ses enfants, garçons ou filles, recevaient gratuitement l'éducation des collèges de quartier. Il payait l'impôt, mais percevait des denrées alimentaires, des pièces de tissu et des vêtements, soit à l'occasion de distributions régulières (notamment pendant le 8<sup>e</sup> mois, Uey Tecuilhuitl), soit quand le souverain décidait de venir en aide au peuple à l'occasion de disettes, d'inondations ou autres calamités.

Dénué d'ambition ou de chance, le *maceualli* pouvait passer toute sa vie dans le cadre étroit de sa condition, paysan-soldat appelé occasionnellement aux armes mais se consacrant surtout à son champ et à sa famille. Mais, dans cette société guerrière et assoiffée de prestige, l'éducation et la religion poussaient les hommes vers la carrière militaire qui leur ouvrait l'accès à la renommée et au luxe des élites. Tout Mexicain, si humble que fût son origine, pouvait parvenir aux plus hautes charges. La hiérarchie militaire était déterminée par les exploits de chacun : le guerrier qui avait réussi à capturer, pour les sacrifier, un nombre déterminé d'adversaires (un d'abord, puis quatre) accédait

aux premiers grades. Puis, en raison de ses mérites, il acquérait des titres nouveaux, tels que celui d'*Otomitl*, avec le droit de porter certains bijoux et emblèmes, de prendre part aux grandes danses rituelles. Distingué par ses chefs et par l'empereur, il était admis dans un des deux ordres militaires, celui des chevaliers-aigles, soldats du Soleil ou celui des chevaliers-jaguars, guerriers de Tezcatlipoca. Enfin, une partie des commandements les plus élevés, immédiatement au-dessous de l'empereur généralissime, revenait aux guerriers les plus valeureux et les plus expérimentés. Les expéditions fréquentes et prolongées en terre lointaine, le maintien de garnisons permanentes aux quatre coins de l'Empire, la complexité de la machinerie administrative amenaient de nombreux Aztèques à adopter définitivement le métier des armes, comme soldats, officiers ou gouverneurs, comme gendarmes chargés d'appliquer les décisions des tribunaux. Naturellement, tous ne parvenaient pas au faîte. Mais, quand l'âge venait, les guerriers « retraités » achevaient paisiblement leurs jours à la charge des pouvoirs publics. D'autre part, jeunes gens et jeunes filles du peuple pouvaient se consacrer au service des dieux. Très nombreux, très influents, les prêtres s'échelonnaient depuis les « paroisses », de quartier jusqu'aux plus hautes fonctions sacerdotales, celles des deux grands prêtres : aucune de ces charges n'était interdite aux « plébéiens ». En dehors de la carrière militaire et de la prêtrise, une multitude de professions administratives s'ouvraient aux hommes du peuple : scribes et huissiers au service des juges, préposés à l'ordre des marchés, responsables de l'entretien et du nettoyage de la ville, messagers, etc. Enfin, des *maceualtin*, hommes ou femmes, exerçaient de nombreux métiers sans éclat mais qui n'étaient pas mal considérés : vente de produits alimentaires (la mère de l'empereur Itzcoatl était marchande de légumes), distribution de l'eau potable, menuiserie, poterie, tissage et broderie, fabrication du sel, tannerie, etc. D'autres pêchaient et chassaient les oiseaux aquatiques dans les lagunes, ou chassaient le chevreuil, le lapin sur le plateau et dans les montagnes.

Ainsi la classe des simples citoyens libres s'était-elle diversifiée à mesure que la société aztèque évoluait. L'élite dirigeante y puisait largement pour se renouveler, et le plus humble des Mexicains pouvait espérer que ses mérites le porteraient un jour au sommet de l'échelle sociale.

## II. Les esclaves

On désigne traditionnellement par ce terme, malheureusement inexact, les *tlatlacotin* (singulier : *tlacotli*), qui composaient la dernière classe de la société. Il en existait différentes catégories : prisonniers de guerre destinés à être sacrifiés à l'occasion d'une des grandes cérémonies ; condamnés de droit commun qui n'étaient pas emprisonnés mais obligés de travailler pour la collectivité ou pour la personne qu'ils avaient lésée ; hommes et femmes qui s'étaient vendus volontairement après s'être ruinés au jeu ou par la boisson ; enfin, serviteurs qu'une famille mettait à la disposition d'un maître pour s'acquitter d'une dette (cet usage a été aboli en 1505).

Il ne semble pas qu'il y ait eu d'esclaves chez les Aztèques pendant la migration ni pendant les débuts de leur vie urbaine. Mais, dans les premières années du xvi<sup>e</sup> siècle, de nombreux *tlatlacotin* travaillaient les terres des dignitaires, portaient les fardeaux dans les caravanes des négociants et assuraient le service domestique chez les nobles. Des femmes esclaves filaient, tissaient, brodaient.

Leur statut avait ceci de commun avec celui des esclaves de l'Antiquité gréco-romaine qu'ils

n'étaient pas ou n'étaient plus citoyens et appartenait à un maître. Mais les analogies s'arrêtent là. Le *tlacotli* était logé, nourri, vêtu comme tout autre Indien, traité avec douceur (Tezcatlipoca, disait-on, était le protecteur des esclaves « ses fils bien-aimés » et châtiât durement les maîtres qui les maltraitaient), pouvait posséder des biens, des terres, des maisons, et même d'autres esclaves. Il lui était possible d'épouser une femme libre. Ses enfants étaient libres. Les possibilités d'affranchissement étaient nombreuses (rachat, affranchissement par testament du maître, appel à la protection de l'empereur), et les souverains décrétaient de temps à autre des libérations massives. L'esclavage pénal, par exemple en punition d'un vol, pouvait être remplacé par le remboursement de ce qui avait été volé. L'acte par lequel un homme ou une femme se vendait comme esclave consistait en un contrat solennel conclu en présence d'au moins quatre témoins. Le prix convenu était immédiatement versé, par exemple une charge de *quachtli* (20 pièces de tissu) ; le *tlacotli* demeurait en liberté tant qu'il n'avait pas dépensé ce capital. Son maître n'avait le droit de le revendre que s'il se montrait malhonnête, paresseux ou ivrogne ; encore devait-il faire constater par des témoins, à trois reprises, que l'esclave ne s'acquittait pas de ses devoirs. C'est seulement lorsque trois maîtres avaient dû successivement le revendre que l'esclave, jeté sur le marché à Azcapotzalco, risquait d'être acheté par les corporations de négociants ou d'artisans et sacrifié aux dieux.

Il ne faut pas confondre avec les esclaves une catégorie spéciale de non-citoyens, les paysans sans terre, métayers ou fermiers vivant sur les domaines de certains grands seigneurs. Ils ne payaient pas d'impôt et n'étaient pas assujettis aux corvées, mais devaient le service militaire. L'origine de cette « main-d'œuvre rurale » (*tlalmaitl*) est obscure : il s'agit sans doute d'Indiens n'appartenant pas à la tribu aztèque, et qui ont dû fuir leur propre tribu à la suite des guerres et des bouleversements politiques pour se placer sous la protection d'un dignitaire mexicain.

### III. Les artisans

L'orfèvrerie, la joaillerie, la ciselure des pierres semi-précieuses, la mosaïque de plumes constituaient chez les Aztèques une activité importante et respectée, au point que les seigneurs les plus nobles ne dédaignaient pas d'y consacrer leurs loisirs.

Les artisans qui travaillaient les métaux précieux, les jades, les turquoises et les plumes portaient le titre de « Toltèques », car c'est à l'ancienne civilisation de Tula et à son héros symbolique le roi-dieu Quetzalcoatl qu'on attribuait l'invention de ces techniques. Ils formaient des corporations groupées dans leurs propres quartiers, avec leurs dieux et leurs rites particuliers. Les orfèvres adoraient Xipe Totec, le dieu *yopi* des montagnes de l'Oaxaca. Les lapidaires célébraient leur fête annuelle à Xochimilco, ancienne cité toltèque du rivage lacustre, d'où leurs ancêtres étaient originaires. Les plumassiers se considéraient comme les « plus anciens habitants » du pays et avaient pour dieu une étrange idole semblable à un loup. Leur quartier, Amantlan, avait été jadis un bourg ennemi. Bien qu'incorporés de longue date à la société de Mexico, ils n'étaient pas à proprement parler des Aztèques. Tous ces artisans vivaient entre eux, exerçant leurs métiers de génération en génération dans les mêmes familles (leurs femmes tissaient et brodaient). Ils travaillaient soit à domicile, soit dans des ateliers installés dans les palais des souverains et des dignitaires, et ils étaient, semble-t-il, largement rémunérés. Les chefs de leurs corporations les représentaient devant les tribunaux. Ils payaient l'impôt (en articles de leurs spécialités), mais n'étaient pas astreints aux

corvées.

## IV. Les négociants

Tandis que le petit commerce, comme on l'a vu, était aux mains des *maceualtin*, de puissantes corporations de négociants, les *pochteca*, détenaient le monopole du commerce extérieur de luxe. Il en existait à Tenochtitlán, à Tlatelolco (où elles étaient particulièrement influentes), à Texcoco, à Azcapotzalco et dans plusieurs autres villes.

Avec leur dieu particulier Yiacatecuhtli, leur rituel, leurs propres chefs, leurs propres tribunaux, les *pochteca* apparaissent comme une classe puissante et en pleine ascension dans une société où ils représentent la fortune privée, le luxe et la richesse face à l'idéal austère et guerrier de la classe dirigeante. C'est sous le règne d'Auitzotl qu'ils s'imposèrent à la considération des dignitaires mexicains : une caravane de marchands attaquée par des tribus hostiles dans l'isthme de Tehuantepec réussit, après quatre ans de combats, à remporter une éclatante victoire. L'empereur déclara qu'ils étaient désormais ses « oncles » et leur conféra le choix de porter des bijoux d'or. Le rôle des *pochteca* devint dès lors de plus en plus important. Commerçants avisés, mais aussi combattants énergiques et habiles agents de renseignements, ils n'hésitaient pas à pénétrer dans les provinces insoumises, déguisés à la façon de leurs habitants et parlant leur langage. Souvent, les agressions dont ils étaient l'objet servirent de *casus belli* pour justifier de nouvelles conquêtes.

Cependant, leur statut était encore intermédiaire entre celui du peuple et celui de la classe dirigeante. Ils payaient l'impôt (en marchandises) et évitaient soigneusement d'étaler leurs richesses, sauf à l'occasion de magnifiques banquets corporatifs auxquels les hauts dignitaires ne dédaignaient pas d'assister. Leurs enfants pouvaient entrer au *calmecac*, collège supérieur réservé en principe à l'aristocratie. Ils n'étaient pas représentés au grand conseil de Tenochtitlán, mais à Texcoco ils avaient accès au Conseil des Finances. L'épouse favorite du roi de Texcoco, Nezauapilli, « la dame de Tula », était une fille de négociant. Pourtant, dit l'historien indien Ixtlilxochitl,

*« elle était si cultivée qu'elle pouvait en remontrer au roi et aux plus sages, et elle était fort habile en poésie... Elle tenait le roi très soumis à sa volonté... Elle vivait à part, en grand appareil et majesté, dans un palais que le roi fit construire pour elle ».*

Ainsi, cette classe mercantile, évidemment nouvelle puisque la tribu aztèque du temps de la migration n'avait rien connu de semblable, était en voie de conquérir sa place à côté d'une aristocratie militaire et sacerdotale. À la différence de celle-ci, elle ne recrutait pas de nouveaux éléments dans le peuple : comme les artisans, les *pochteca* exerçaient de père en fils la même profession.

## V. Les dignitaires

Au sommet de la société, une double hiérarchie domine la cité aztèque :

Le titre de *tecuhtli*, seigneur, dignitaire, distingue ceux qui sont investis de hautes fonctions militaires

ou civiles : d'ailleurs, comme à Rome dans l'Antiquité, une brillante carrière est à la fois civile et militaire, comportant aussi, le cas échéant, des attributions judiciaires. Le *tecuhtli*, qu'il soit empereur ou membre du grand conseil, gouverneur ou juge, ne paie pas d'impôt et ne fournit pas de travail agricole. Les terres qui lui sont attribuées – et qui constituent souvent de vastes domaines – sont travaillées pour lui par des *maceualtin*, des métayers ou des esclaves. Il bénéficie de la distribution du tribut, reçoit conformément à son grade des rations, des vêtements, des bijoux, des pierres précieuses et des plumes. Son palais est construit et entretenu aux frais du public, il est doté de serviteurs, d'esclaves, de scribes, de tout un état-major de petits fonctionnaires. Dans un pays sans monnaie, on peut dire que toutes ces prestations en nature et en services représentaient le « traitement » de ces dignitaires.

Les plus anciens et aussi les moins importants de ces dignitaires étaient les chefs de *calpulli*, dont l'origine remonte aux temps obscurs de la migration. Ils étaient élus à vie par les hommes mariés de leur fraction territoriale. On les choisissait en principe dans une même famille, mais en pesant soigneusement les aptitudes des candidats possibles. À Tenochtitlán, sous le régime impérial, ils étaient responsables devant le *Uey Calpixqui*, préfet de la ville. Leur principale fonction consistait à tenir à jour le registre des terres de leur *calpulli*, à distribuer des lots aux nouveaux ménages, à infliger des avertissements aux hommes qui négligeaient leur terre et éventuellement à confisquer les champs non cultivés. Ils étaient assistés dans cette tâche par des scribes et par un conseil d'anciens.

Le principe de la désignation au sein de certaines familles jouait pour l'ensemble des dignitaires, y compris pour la dynastie impériale et pour celle du *Ciuacoatl* dont il sera question plus loin.

Il ne s'agissait pas, là, d'une véritable « noblesse » héréditaire ou plutôt cette noblesse était en voie de formation. En principe, les terres, domaines, palais des seigneurs ne leur appartenaient pas en toute propriété. Ils n'en détenaient que l'usufruit. Cependant, les grandes familles tendaient à se perpétuer. Le fils d'un *tecuhtli* portait le titre de *pilli* ; il avait droit à l'éducation supérieure dispensée par les prêtres dans les *calmecac*, et certains domaines, les *pillalli*, lui étaient attribués. Les souverains désignaient de préférence un *pilli* comme ambassadeur, gouverneur, juge. Ainsi, bien que constamment enrichie par l'apport de l'élite venant du peuple, une aristocratie se consolidait, avec des privilèges économiques et politiques. Mais une famille « noble » pouvait retomber dans l'obscurité en une ou deux générations si les fils ne se montraient pas dignes de leurs pères. Inversement, à l'occasion de grandes batailles et de conquêtes importantes, les souverains élevaient à la dignité de *tecuhtli* des dizaines d'hommes du peuple.

En échange des avantages dont ils bénéficiaient, les dignitaires devaient tout leur temps et toutes leurs énergies au service public. Les lois et les mœurs condamnaient sévèrement le fonctionnaire indigne, le juge prévaricateur. L'ivresse publique des « nobles » était punie beaucoup plus durement que celle de simples citoyens.

## VI. Les prêtres

En dépit de l'importance primordiale de la religion dans la vie aztèque, les fonctions religieuses ne se confondaient pas avec les fonctions gouvernementales. L'État aztèque, imprégné de religion,

n'était pas une théocratie.

La hiérarchie religieuse comprenait, de la base au sommet, les simples « desservants » des temples de quartier, les prêtres supérieurs qui contrôlaient l'exercice des cultes dans les provinces (les Espagnols les ont comparés à des évêques), les très nombreux desservants des grands temples de Mexico (y compris des prêtresses), le *Mexicatl Teohuatzin*, sorte de vicaire général assisté de deux coadjuteurs, et enfin les deux grands-prêtres, égaux en titre et en pouvoir, appelés « Serpents à Plumes », dont l'un était consacré au dieu solaire aztèque Uitzilopochtli et l'autre à la vieille divinité de l'eau et de la pluie, Tlaloc, adorée depuis des millénaires par les paysans indiens.

Chaque divinité avait à Tenochtitlán son sanctuaire et ses propres desservants, aux fonctions strictement déterminées. Voués au célibat, les prêtres n'avaient pas seulement la charge du culte, mais aussi celle de l'éducation des jeunes gens de l'aristocratie dans les collèges appelés *calmecac*. Ils dirigeaient également des hôpitaux pour les pauvres et les malades. Ils détenaient les livres sacrés et les manuscrits historiques. Richement dotés en terres, en vivres et en objets précieux de toute nature par la piété des souverains et des particuliers, les temples disposaient d'immenses ressources administrées par un trésorier général, le *tlaquimiloltecuhtli*. Du haut de leurs pyramides, à certaines heures de la nuit et de la journée, le hurlement rauque des conques et le battement des gongs de bois saluaient les mouvements des astres et réglaient la vie des cités.

On sait peu de chose sur le mode de désignation des prêtres. Les deux « Serpents à Plumes » étaient nommés sans doute par le grand conseil et choisissaient d'un commun accord le *Mexicatl Teohuatzin*. Aucune considération de naissance n'intervenait : seuls entraient en ligne de compte les mérites et les connaissances. À la base, le recrutement des novices dépendait des familles qui désiraient vouer au service des dieux tel ou tel de leurs enfants. Garçon ou fille, le novice pouvait décider de se marier et de renoncer au sacerdoce.

Les prêtres ne payaient pas d'impôt. Certains d'entre eux, volontaires, combattaient aux armées. Ils menaient dans les temples et les *calmecac* une vie monastique, s'infligeant des jeûnes et des pénitences sévères. Ils étaient, comme les dignitaires, représentés au grand conseil et dans le collège électoral qui désignait l'empereur.

## VII. La richesse

À l'origine, chaque membre de la tribu aztèque dispose, en usufruit, d'une parcelle de terre mise à sa disposition par son *calpulli*. Le chef de cette fraction, assisté d'un conseil d'anciens, tient à jour les registres du cadastre. Il n'y a pas d'autre richesse que la terre ; celle-ci appartient aux collectivités.

Mais deux développements historiques sont venus provoquer un profond changement. D'abord, les conquêtes, à partir du règne d'Itzcoatl, permirent à l'empereur aztèque, aux rois associés et aux dignitaires de disposer de domaines étendus dits « terres de guerre » ou « de commandement », dont le revenu leur était destiné. Bien que, théoriquement, la propriété de ces terres ne fût pas privée mais collective, en pratique une fortune foncière tendait à se constituer au profit de la classe dirigeante. D'autre part, le tribut et surtout le commerce aux mains des *pochteca* firent affluer à Mexico des

quantités énormes de denrées rares et précieuses : coton, cacao, caoutchouc, or, jade, turquoises, plumes de *quetzal*. Ainsi se formait une fortune « mobilière », dont les dignitaires redistribuaient une partie en cadeaux et rémunérations, tandis que les négociants, vivant modestement et dissimulant leur richesse, l'accumulaient dans leurs entrepôts.

Ce que nous appelons aujourd'hui le « niveau de vie » du peuple n'avait guère changé depuis les débuts. Mais l'aristocratie militaire, tout en professant officiellement l'idéal de frugalité « spartiate » des anciens âges, était de plus en plus gagnée au luxe dont les souverains, avec leurs palais et leurs jardins, leurs harems et leurs trésors, leurs vêtements de plumes et leurs bijoux, donnaient le premier exemple. Quant aux négociants, ils détenaient sans faste extérieur des richesses sur lesquelles se fondait leur influence croissante.

## VIII. Le gouvernement

Quand la tribu aztèque pénétra sur le haut plateau central, elle se trouva confrontée avec des cités-États structurées selon le modèle toltèque : à la tête de chacune d'elles, le pouvoir appartenait à un chef, le *tlatoani* (« celui qui parle » ou « qui commande »), émanation de l'aristocratie militaire, élu à vie au sein d'une même famille, la dynastie, et assisté d'un ou plusieurs conseils. Les Mexicains, on l'a vu, s'efforcèrent de se conformer à ce modèle. Pendant les premiers règnes, c'était une assemblée générale des guerriers qui élisait le souverain. Mais à mesure que grandissaient la ville et les territoires conquis, le collège électoral, à l'inverse, devenait plus restreint. À partir d'Auitzotl, ce collège ne comprenait plus qu'une centaine de membres : les 13 dignitaires suprêmes membres du grand conseil, des représentants des guerriers et des prêtres, d'autres, désignés pour représenter les divers quartiers. Il était entièrement entre les mains de l'oligarchie militaire et sacerdotale.

Le diadème d'or et de turquoises et le manteau bleu vert, insignes du pouvoir suprême, sont demeurés sans interruption dans la même famille depuis Acamapichtli jusqu'à Motecuhzoma II, passant tantôt au fils, tantôt au frère ou au neveu du *Tlatoani* défunt. Le collège électoral pouvait choisir parmi les divers candidats possibles, en tenant compte de leurs aptitudes au commandement. À Texcoco, la succession avait lieu en principe de père en fils, mais non sans difficultés en raison de la polygamie pratiquée par les souverains (Nezualpilli n'avait pas moins de 40 épouses, sans parler des innombrables concubines). Aussi verra-t-on, lors de la conquête espagnole, un des candidats malheureux, Ixtlilxochitl, s'allier à Hernán Cortés contre l'un de ses frères.

Motecuhzoma I<sup>er</sup> introduisit dans la structure du pouvoir une innovation importante en désignant son frère Tlacaeeltzin comme une sorte de vice-empereur avec le titre (religieux à l'origine) de *Ciuacoatl*. Doublant en tout le *Tlatoani*, le *Ciuacoatl* organisait des expéditions militaires, jugeait en appel, remplaçait l'empereur absent, présidait le grand conseil pendant les interrègnes. Tous les historiens autochtones dépeignent Tlacaeeltzin comme une personnalité exceptionnelle. Après sa mort, ses fonctions furent exercées successivement par ses fils et ses petits-fils dont le dernier fut baptisé en 1521 sous le nom de Don Juan Velásquez. Il y avait donc à Tenochtitlán deux dynasties parallèles dont l'ancêtre commun était le deuxième souverain, Uitziliuitl.

En même temps que l'empereur, on élisait les quatre grands dignitaires dont le *tlacateccatl* (« qui

commande les guerriers ») et le *tlacochcalcatl* (« le préposé à la maison des javelines »). Ces fonctions étaient exercées le plus souvent par des parents directs du souverain, qui pouvaient être appelés à lui succéder : Motecuhzoma II fut *tlacochcalcatl* auprès de son père Auitzotl, qui porta lui-même le titre de *tlacateccatl* avant son élection.

Ces désignations ne faisaient pas l'objet de scrutins au sein du collège électoral, mais étaient prononcées à l'unanimité à la suite d'un débat et sur proposition du *Ciuacoatl*. La doctrine officielle voulait que cette décision fût prise par les grands électeurs sous l'inspiration de Tezcatlipoca. Le pouvoir de l'empereur était donc de source divine. Une fois élu, le souverain devait se conformer à un cérémonial complexe, rendre hommage aux dieux, écouter et prononcer de longues allocutions moralisantes. On mettait l'accent sur deux aspects de ses devoirs : d'une part ses obligations envers les dieux, notamment Uitzilopochtli et Tezcatlipoca, d'autre part la protection qu'il devait donner au peuple aztèque. On l'exhortait à se montrer généreux, clément et juste. Lui, répondant aux discours, évoquait le lourd fardeau du pouvoir, en appelait à l'aide des divinités et mettait le peuple en garde contre l'ivrognerie et le vol.

Sous les formules d'une rhétorique fleurie, la notion du bien public, le sens des devoirs du souverain se laissent clairement apercevoir. L'aristocratie aztèque avait un sens très élevé de l'État. Nous possédons le texte d'une invocation adressée à Tezcatlipoca par un grand-prêtre, demandant au dieu de faire mourir un souverain indigne dont « le cœur est armé d'épines », qui « ne prend conseil de personne » et se conduit « comme un ivrogne sans cervelle ». Il est probable que Tizoc fut empoisonné en 1486 parce que jugé au-dessous de sa tâche. À côté du *Tlatoani*, du *Ciuacoatl* et des quatre grands dignitaires, le grand conseil, *Tlatocan* (« le lieu de la parole » ou « du commandement ») était consulté avant toute décision importante. Il pouvait refuser jusqu'à trois fois d'approuver une proposition de l'empereur, mais devait s'incliner en « quatrième lecture ». Ce conseil, primitivement élu par les fractions territoriales, était devenu un organe restreint dont les membres étaient désignés par le souverain ou recrutés par cooptation. Outre les dignitaires déjà mentionnés, il existait une hiérarchie de fonctionnaires de haut rang, aux titres souvent obscurs, tels que le *Tlillanocalqui* (« gardien de la maison sombre »), l'*Atempanecatl* (« celui du bord de l'eau »), le *Tlailotlac* (nom d'une tribu étrangère). Le *Mexicatl achcauhтли* commandait la gendarmerie. Le *Petlascalcatl* était responsable des greniers et des magasins où s'entassait le tribut. Le *Uey calpixqui* (« grand majordome ») exerçait à la fois les fonctions de préfet de la capitale et celles de « ministre des Finances ».

À Texcoco, deuxième capitale, le *Tlatoani* régnait seul, sans l'assistance d'un *Ciuacoatl*, mais il était entouré de quatre conseils : Gouvernement et Justice, Finances, Guerre, Musique (ce dernier avait dans ses attributions les concours de poésie et l'application des lois sur les cultes et la sorcellerie). Il est probable que, dans les débuts, les cités associées de la Triple Alliance se partageaient l'administration des provinces conquises. Des militaires et des fonctionnaires envoyés par chacune d'elles devaient y intervenir. Tel était encore le cas, à l'apogée de l'Empire, pour ce qui concerne les déclarations de guerre : trois délégations d'ambassadeurs représentant respectivement Tenochtitlán, Texcoco et Tlacopan se rendaient successivement dans les cités auxquelles la Ligue s'apprêtait à faire la guerre. Mais, d'une façon générale, et Tlacopan ne jouant qu'un rôle fort effacé, c'est Mexico, c'est-à-dire le Gouvernement aztèque, qui s'arrogea de plus en plus l'essentiel du pouvoir impérial. Les garnisons, les gouverneurs, les *calpixque* collecteurs d'impôts ne relevaient



plus que de son autorité. Lorsque les Espagnols arrivèrent au Mexique, les peuples indigènes qu'ils rencontrèrent ne connaissaient qu'un seul chef de l'Empire, Motecuhzoma. Texcoco demeurait une capitale intellectuelle et littéraire, et le siège du tribunal d'appel le plus élevé qui devait, tous les quatre-vingts jours, régler les affaires en suspens. Mais la puissance militaire, économique et politique pour l'ensemble de l'Empire était concentrée entre les mains du souverain aztèque, de ses dignitaires et de son grand conseil.

# Chapitre IV

## La vie quotidienne

### I. Vie rurale et vie urbaine

Tout porte à croire que les « Aztèques barbares » (*Azteca chichimeca*) du xii<sup>e</sup> siècle, quand commença leur migration, ne pratiquaient pas l'agriculture. Chasse, pêche (Aztlán, disait-on, était une île au milieu d'un lac), cueillette devaient constituer les bases de leur subsistance. C'est au contact des populations sédentaires du plateau central que les Mexicains, à l'instar des autres « barbares », adoptèrent le mode de vie traditionnel avec ses techniques fondamentales, pratiquement inchangées depuis le IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère : culture du maïs, du haricot, des plantes oléagineuses (amarante et sauge), de la Calebasse, de la tomate et du piment ; tissage (fibres d'agave : *ixtle*) et céramique. Ces techniques sont demeurées jusqu'à nos jours, pour l'essentiel, à la base de la vie rurale de tous les Indiens, à quelque ethnie qu'ils appartiennent. En s'établissant sur les îlots de la lagune, les Aztèques se trouvèrent très pauvres en terres cultivables. Aussi leur mode de vie dans les débuts fut-il analogue à celui des tribus riveraines qu'on appelait les *atlaca chichimeca*, « peuples barbares de l'eau » ou « sauvages lacustres » : les poissons, les crustacés et mollusques du lac, les oiseaux d'eau contribuèrent pour beaucoup à leur nourriture. Il est significatif qu'ils aient adopté les divinités particulières aux « sauvages lacustres » de Tláhuac et de Churubusco, et qu'on ait même chanté dans les temples de Mexico des hymnes, comme celui d'Amimitl, dieu de la chasse aux oiseaux aquatiques, rédigés en « chichimèque », c'est-à-dire dans un dialecte barbare incompréhensible aux Aztèques.

À l'apogée de l'Empire, cette situation s'était profondément modifiée. La tribu disposait, grâce à ses conquêtes, de terres étendues dans la vallée et dans les provinces. Le culte de Tlaloc et des dieux du maïs jouait un rôle prépondérant dans le rituel. Toutefois, une fraction importante des ressources alimentaires continuait à provenir de la pêche et de la chasse. D'autre part, une proportion considérable de la population aztèque se consacrait entièrement ou partiellement à des activités non agricoles : service militaire, sacerdoce, administration, commerce, artisanat. Les denrées alimentaires provenaient soit des échanges, soit de l'impôt en nature exigé des provinces. Avec leurs champs, leurs jardins potagers et d'agrément, leurs élevages de dindons, leurs bois, les domaines attribués aux dignitaires formaient des unités économiques à la manière des « villas » romaines du Bas-Empire. On y produisait toutes sortes de denrées agricoles, les femmes de la famille ou les esclaves filaient et tissaient.

La poterie aztèque, plus utilitaire qu'artistique, semble avoir été produite en masse par des ateliers. La céramique de luxe, merveilleusement décorée de motifs polychromes, était importée de Cholula et du pays mixtèque. C'est qu'à cette époque les Aztèques, à la tête d'un vaste Empire, avaient adopté la

vie urbaine. Leur capitale Tenochtitlán, agrandie en 1476 par l'annexion de Tlatelolco, s'étendait alors sur un millier d'hectares d'îlots et de bas-fonds marécageux que le labeur acharné de deux siècles avait transformés en un réseau géométrique de canaux, de rues et de places, véritable Venise reliée au rivage par trois chaussées surélevées : celles de Tepeyacac (nord), de Tlacopan (ouest) et d'Iztapalapan (sud). La ville comprenait de 80 000 à 100 000 foyers, soit au total plus de 500 000 âmes. Cette population était en voie d'augmentation, comme celle des banlieues côtières, qui tendaient elles aussi à empiéter sur la lagune en construisant des maisons sur pilotis. Toute l'agglomération, avec des bourgades comme Azcapotzalco, Chapultepec, Coyoacán, etc., devait dépasser le million d'habitants.

*« En voyant tant de villes et de villages établis dans l'eau et d'autres grandes bourgades sur la terre ferme, écrit le conquistador Bernal Diaz, nous fûmes frappés d'admiration, et nous disions que c'étaient là des enchantements comme ceux dont on parle dans le livre d'Amadis, à cause des grandes tours, des temples et des pyramides qui se dressaient dans l'eau, et même quelques soldats se demandaient si ce n'était pas un rêve. »*

Le centre de la cité était demeuré fixé sur l'île rocheuse où le grand-prêtre Quauhcoatl, répondant à l'appel du dieu, avait érigé le premier sanctuaire de Uitzilopochtli. Là se dressait le *Teocalli*, pyramide au sommet de laquelle on accédait par trois escaliers de 120 marches et que couronnaient les deux sanctuaires jumelés de Uitzilopochtli et de Tlaloc. Agrandi successivement par les souverains, ce temple avait été inauguré en l'an « Huit-Roseau » (1487) par l'empereur Auitzotl. Autour de lui, à l'intérieur d'une vaste enceinte crénelée décorée de têtes de serpents, s'élevaient le temple rond de Quetzalcoatl, celui de Tezcatlipoca, celui de la déesse terrestre Ciacoatl, le Coacalco, panthéon consacré au culte des dieux étrangers, le temple du Soleil, et plusieurs autres sanctuaires, maisons de prières, jeux de paume rituels, les *calmecac* (monastères-collèges), le Mecatlan (école de musique), ainsi que des arsenaux (*tlacochcalli*) confiés à une garnison d'élite. C'était en somme une véritable ville sainte, hérissée de pyramides et de tours qui dominaient (dans le quartier actuel du Zocalo où s'élèvent notamment la cathédrale de Mexico et le palais du président de la République) la place centrale, à côté des palais impériaux édifiés par Axayacatl, Auitzotl et Motecuhzoma II. Ce dernier palais, contenu dans un espace carré d'environ 200 m de côté, se présentait comme un vaste ensemble d'édifices à un ou deux étages, groupés autour de jardins intérieurs. On y accédait soit par terre, soit en bateau par des canaux qui y pénétraient. À la fois demeure du souverain et centre politique et administratif, le palais comprenait des appartements, des salles de réunion, des tribunaux, les magasins du trésor, les bureaux des percepteurs de l'impôt, des salles de musique et de danse, le *totocalli*, volière d'oiseaux tropicaux, un jardin zoologique riche en jaguars, pumas, oiseaux de proie, serpents à sonnettes. Les jardins intérieurs étaient plantés des essences les plus rares provenant de diverses provinces, d'herbes médicinales, de fleurs éclatantes et parfumées.

Uitzilopochtli lui-même, disait-on, avait ordonné aux Aztèques de diviser leur ville en quatre grands quartiers : à l'est, Teopan (« le quartier du temple ») ; à l'ouest, Aztacalco (« la maison des hérons ») ; au nord, Cuepopan (« où éclosent les fleurs ») ; au sud, Moyotlan (« l'endroit des moustiques »). Ces quatre quartiers regroupaient les fractions territoriales ou *calpulli* ; chacun d'eux fournissait un contingent de guerriers. À son tour, chaque *calpulli* possédait son temple et sa « maison des jeunes gens », collège à vocation surtout militaire. Les demeures des nobles, dont le luxe se rapprochait

autant que possible de celui des palais impériaux, les maisons plus modestes des négociants et des artisans, celles des simples citoyens bordaient les rues et les canaux. Partout, l'eau du lac clapotait entre les maisons, et les pirogues glissaient sans bruit à travers la ville. Tous les transports se faisaient par bateau.

Le principal centre commercial de l'agglomération se situait à Tlatelolco. Là, sur une immense place entourée d'arcades au pied d'une pyramide, se tenait un marché auquel se rendaient tous les jours 20 000 à 25 000 personnes, et 40 000 à 60 000 tous les cinq jours. D'énormes quantités de marchandises, chacune à un emplacement déterminé, s'y échangeaient : tissus et vêtements, plumes et bijoux, peaux, plumages, maïs, haricots, piments, légumes, fruits et herbes, volaille et gibier, poissons, grenouilles, vaisselle, outils en silex, en obsidienne et en cuivre, bois, tabac et pipes, meubles, nattes. Il y avait là des boutiques d'apothicaires, des coiffeurs, des marchandes de galettes de maïs et de ragoûts. Une police spéciale veillait au bon ordre du *tianquiztli* (marché), et un tribunal composé de trois magistrats siégeait en permanence pour régler les contestations.

La somptuosité des palais des grands a émerveillé les conquérants espagnols. Cortés, Bernal Diaz, Andrés de Tapia, et plus tard les chroniqueurs indigènes tels que Tezozomoc et Ixtlilxochitl ont décrit avec admiration ces splendides résidences. À Texcoco, le roi Nezualcoyotl avait fait construire un palais de plus de 300 pièces, avec des jardins ornés de fontaines et de bassins. Des oiseaux, poissons et autres animaux y étaient conservés soit vivants, soit représentés en or ou en pierres. À Tetzcotzinco, le même souverain avait fait aménager un parc d'une magnificence extraordinaire, irrigué par un ingénieux système de canaux. Motecuhzoma disposait lui aussi de résidences champêtres, où des oiseaux de toute espèce étaient nourris et soignés par une multitude de serviteurs.

Il va sans dire que les demeures des *maceualtin* étaient très simples. Cependant chaque maison, sur sa parcelle, possédait son jardin et son bain de vapeur (*temazcalli*).

L'ameublement, même chez les dignitaires, se réduisait à peu de chose : des nattes (*petlatl*), des sièges en osier, à dossier (*icpalli*), des tables basses, des écrans ou paravents en bois, des coffres en vannerie, des tentures en tissu ou en peau. Dans les maisons populaires, le foyer, entouré de trois pierres, occupait le centre de l'habitation. On faisait la cuisine au bois ou au charbon de bois. L'éclairage était fourni par des torches résineuses.

Mexico avait besoin d'eau potable, celle des lagunes étant saumâtre. À l'origine, les Aztèques avaient pu se contenter des sources qui jaillissaient parmi les rochers de l'île où s'était élevé le temple de Uitzilopochtli. Mais, la population augmentant, il fallut construire, sous le règne de Motecuhzoma l'Ancien, un premier aqueduc qui amenait au centre de la ville l'eau des sources de Chapultepec. Long de 5 km, cet aqueduc était formé de deux conduits, dont un seul à la fois était utilisé tandis qu'on nettoyait l'autre. Au temps d'Auitzotl, un deuxième aqueduc fut mis en service entre Coyoacán et le centre. L'eau était distribuée par des porteurs d'eau qui circulaient en bateau à travers la ville. On la vendait aussi, en jarres, sur les marchés.

De terribles inondations dévastaient périodiquement la cité. Sous Motecuhzoma I<sup>er</sup> on construisit, en 1449, une digue longue de 16 km destinée à protéger la ville contre l'irruption des eaux du grand lac. Auitzotl dut faire obstruer par des plongeurs la source Acuecuexatl dont les eaux, jaillissant avec violence, avaient fait monter le niveau des lagunes, détruisant de nombreuses maisons. Il distribua à

cette occasion 200 000 charges de maïs à la population affamée, des vêtements et 32 000 bateaux.

Des équipes de travailleurs assuraient l'entretien des canaux et des aqueducs et le nettoyage des rues sous la direction des autorités locales des quartiers. Les témoignages de l'époque sont unanimes à reconnaître la propreté des voies publiques. D'une façon générale, Tenochtitlán était une ville bien ordonnée et salubre. Cortés, écrivant à Charles Quint, louait hautement la beauté des édifices, l'organisation de la vie collective et « la raison que les Indiens apportent à toutes choses ».

## II. Les subsistances, la cuisine, les repas

Comme tous les Indiens agriculteurs du Mexique, les Aztèques devenus sédentaires se nourrissaient essentiellement de maïs (en galettes, en bouillies ou en petits pains cuits à la vapeur, *tamalli*), de haricots, de Calebasses, de piments, de tomates. Les graines de *huauhtli* (amarante) et de *chian* (sauge) étaient consommées en bouillies. On mangeait aussi, à Mexico et autour de la lagune, beaucoup de poissons, de crustacés, de batraciens et même d'insectes aquatiques.

Les poissons et les coquillages de la mer parvenaient jusqu'au plateau central mais, bien entendu, pour le seul usage des grands. En fait de viande, les Mexicains pouvaient consommer celle des animaux domestiques : dindons, canards, lapins, chiens sans poil élevés spécialement à cet effet, et celle des oiseaux, porcs sauvages, lapins sauvages, chevreuils, mais les gens du peuple n'en mangeaient que rarement. Il faut ajouter à cette énumération les plantes sauvages comestibles (*quilitl*) que l'on cueillait dans la campagne et dont les Aztèques connaissaient une étonnante variété. Comme boisson, seuls les dignitaires et les négociants prenaient du cacao, denrée exotique provenant des terres tropicales ; on le buvait généralement à la fin du repas. L'*octli*, boisson fermentée à base de suc d'agave (aujourd'hui : *pulque*), ne pouvait être consommé qu'en certaines occasions rituelles et par les hommes ou les femmes d'un âge avancé : l'ivrognerie était sévèrement réprimée.

Les Aztèques faisaient à l'ordinaire trois repas par jour : un « petit déjeuner » frugal dans le courant de la matinée, un repas principal au début de l'après-midi (suivi d'une courte sieste quand on le pouvait) et une légère collation le soir. Pour la masse de la population, le grand repas se réduisait le plus souvent à quelques galettes de maïs et à des haricots avec une sauce de piments et de tomates. Mais les dignitaires pouvaient choisir entre les nombreuses spécialités d'une cuisine riche et fortement épicée : ragoûts, viandes rôties ou bouillies, *tamalli* aux escargots, poissons, patates douces.

On présentait chaque jour à Motecuhzoma plus de 300 plats parmi lesquels il faisait son choix. Il mangeait, seul, assis sur un *icpalli* devant une table basse, servi par « quatre femmes très belles et très propres » qui lui apportaient des rince-doigts et des serviettes. Il prenait des fruits comme dessert, buvait du cacao et fumait pendant que des bouffons, des nains, des acrobates contrefaits exécutaient leurs tours pour le divertir. On préparait dans son palais un millier de plats pour les gens qui s'y trouvaient. L'empereur et les dignitaires avaient à leur charge une multitude de fonctionnaires, prêtres, artisans auxquels ils fournissaient leur nourriture.

Si le commun des citoyens se couchait de bonne heure après avoir absorbé un bol de bouillie de maïs

ou d'amarante, dignitaires et négociants soupaient souvent jusqu'à l'aube. On mangeait quantité de plats de dindon et de chien, on buvait du cacao à la vanille et au miel et l'on fumait de nombreuses « pipes », roseaux richement décorés et bourrés de tabac, de charbon de bois et d'aromates. Dans certains banquets, lorsque des négociants s'apprêtaient à partir en expédition, on distribuait aux convives des champignons hallucinogènes (*teonanacatl* : « champignon divin ») : les visions, heureuses ou terribles, que provoquaient ces champignons, étaient censées permettre de connaître l'avenir.

Dans les repas de famille, par exemple à l'occasion d'un mariage, on donnait de l'*octli* aux vieillards et aux vieilles femmes, qui s'enivraient copieusement.

### III. Vêtement et ornements

L'homme portait un pagne (*maxtlatl*) dont les extrémités, souvent brodées, retombaient devant et derrière jusqu'à la hauteur des genoux, et se drapait dans un manteau (*tilmatli*), pièce de tissu rectangulaire nouée sur l'épaule, sous lequel il enfilait quelquefois une sorte de chemise ou tunique. La femme se revêtait d'un corsage (*huipilli*) et d'une jupe (*cueitl*). Si le costume habituel des hommes était drapé, les tenues militaires étaient cousues et ajustées, sortes de combinaisons à la tunique rembourrée de coton, qui s'achevaient par des pantalons descendant jusqu'à la cheville. La tête du guerrier se couvrait d'un casque en bois, en plumes et en papier représentant une tête d'aigle ou de jaguar, des mâchoires de serpent, etc.

La fibre d'agave ou *ixtle* servait à confectionner les tissus portés par les citoyens les plus modestes. Mais le coton, importé des Terres Chaudes, constituait la matière première la plus répandue. Spécialité de l'artisanat aztèque, le poil de lapin était filé et tissé pour fabriquer des couvertures ou des manteaux d'hiver. Aussi bien les manteaux des hommes que les corsages et les jupes des femmes témoignaient de l'ingéniosité et du goût des tisserandes : motifs géométriques ou figuratifs, animaux stylisés (lapins, papillons, poissons), fleurs décoraient ces vêtements. La mode s'inspirait des luxueuses créations des peuples de l'Est, des Totonagues en particulier, dont on appréciait particulièrement, à Mexico, les manteaux et les jupes polychromes. Cependant, les grandes dames aztèques apportaient, semble-t-il, plus de modération à leur parure que leurs voisines. Certaines couleurs correspondaient à des fonctions : le « manteau de turquoise » vert bleu était réservé à l'empereur, le manteau blanc et noir au *Ciuacoatl*. Les prêtres s'habillaient en noir ou en vert sombre. Bien que beaucoup de Mexicains du peuple aient marché pieds nus, on utilisait largement la sandale (*cactli*), en fibre ou en cuir, munie d'une talonnière, enrichie d'or, de pierreries, de peau de jaguar chez les dignitaires.

Les femmes se servaient de miroirs en pyrite ou en obsidienne, s'enduisaient le visage d'un onguent jaune clair appelé *axin* ou d'une terre de la même couleur (*tecozauitl*), se parfumaient à l'aide d'encensoirs à aromates et coiffaient leur chevelure de manière à la relever en deux bandeaux de part et d'autre du front. À en juger par la littérature du temps, une partie au moins de la « bonne société » désapprouvait les fards, mais les *auianime*, jeunes courtisanes officiellement associées aux guerriers célibataires, en faisaient grand usage et même, adoptant une mode originaire des provinces tropicales, se teignaient les dents en rouge avec de la cochenille.

Dans ce pays où l'orfèvrerie avait atteint un haut degré de perfection, hommes et femmes portaient de nombreux bijoux : ornements d'oreilles, colliers et pendentifs, bracelets aux bras et aux chevilles. Les hommes, en outre, se perforaient la cloison nasale et la peau du menton au-dessous de la lèvre inférieure pour y insérer des ornements en métal précieux ou en pierre dure.

À mesure qu'ils s'élevaient dans la hiérarchie, les hommes acquéraient le droit de paraître dans les cérémonies ou sur les champs de bataille avec des coiffures, panaches, emblèmes et boucliers d'apparat en plumes, d'un éclat et d'une richesse de coloris extraordinaires. Les rares exemplaires qui en subsistent (notamment une couronne de plumes et un bouclier au musée d'Ethnographie de Vienne, un bouclier au Musée de Stuttgart) donnent la plus haute idée de cet art typiquement mexicain qu'était la mosaïque de plumes. Des emblèmes tels que le « papillon de *Zaquan* » (le *zaquan* est un oiseau aux plumes jaunes), le *macuilpanitl* (« cinq bannières »), le *quetzalapanecayotl* (« ornement en plumes de *quetzal* des gens de la côte ») ne pouvaient être portés que par un guerrier ou un seigneur dont ils dénotaient le rang.

## IV. Les jeux

Les Aztèques, héritiers des grandes civilisations précédentes, s'adonnaient avec passion, comme les Mayas et les Toltèques, au jeu de paume qu'ils appelaient *tlachtli*. Deux équipes s'affrontaient sur le terrain, qui avait la forme d'un double T majuscule, en lançant une lourde balle de caoutchouc plein. La règle du jeu exigeait qu'on ne touchât la balle qu'avec les genoux ou les hanches. Les joueurs s'efforçaient de faire passer la balle dans l'un des deux anneaux de pierre qui étaient fixés aux murailles latérales. Bien qu'ils fussent protégés par des genouillères, des gants et des mentonnières en cuir, il leur arrivait fréquemment d'être blessés, quelquefois tués par la balle. Le *tlachtli* représentait, disait-on, l'Univers, et la balle le Soleil. Le jeu avait donc une signification ésotérique. Il n'en constituait pas moins le sport de l'élite, et aussi le prétexte à des paris portant sur d'énormes enjeux.

Le *patolli*, jeu de hasard assez semblable à notre jeu de l'oie, était pratiqué avec frénésie par toutes les classes de la société. Victimes de leur passion, certains joueurs ruinés n'avaient plus d'autre recours que de se vendre eux-mêmes comme esclaves.

Les Aztèques s'adonnaient aussi à des distractions plus innocentes : chasse aux oiseaux à l'aide de sarbacanes qui lançaient des balles en terre cuite, chant et danse à l'issue des banquets, déclamation de poèmes, spectacles donnés dans les maisons princières par des acrobates et des faiseurs de tours.

## V. Techniques et connaissances

On a évoqué plus haut les techniques de base : agriculture, tissage, poterie, qui constituaient le fonds commun de toutes les civilisations autochtones. Mais les Aztèques, comme leurs prédécesseurs de Tula, comme les Mayas et les Indiens de Teotihuacán, possédaient des techniques et des connaissances d'un niveau plus élevé.

Leur architecture, dérivée de celle des Toltèques, témoigne d'une maîtrise qui suppose à son tour des connaissances étendues, dans l'ordre de la géométrie et du calcul ; il est fort probable que ces connaissances n'étaient pas explicitées sous une forme abstraite, mais il eût été impossible sans elles de construire de vastes ensembles comme les monuments religieux et profanes du centre de Mexico. Il en est de même de réalisations comme celles des aqueducs et des digues.

La métallurgie du cuivre, du bronze, de l'or et de l'argent avait pénétré tardivement au Mexique, au début du II<sup>e</sup> millénaire. Elle est parvenue sur le plateau central en se diffusant à partir de la côte du Pacifique et des montagnes qui bordent cet océan ; aussi peut-on admettre que ces techniques ont été importées du Pérou. Quoi qu'il en soit, les Aztèques savaient utiliser des procédés comme la fonte de l'or à la cire perdue, la mise en couleur des alliages d'or et de cuivre, la soudure de l'or et de l'argent. La perfection de leur orfèvrerie a frappé d'admiration les premiers Européens qui en ont connu les chefs-d'œuvre, notamment Albert Dürer qui put voir à Anvers, en 1520, quelques-uns des cadeaux remis par Motecuhzoma à Cortés et envoyés par ce dernier à Charles Quint.

La contemplation du ciel et l'étude des mouvements des astres faisaient partie des devoirs sacerdotaux. Les prêtres aztèques, astronomes et astrologues, ministres de cultes astraux, détenaient des connaissances précises quant à la durée de l'année, à la détermination des solstices, aux phases et aux éclipses de la Lune, à la révolution de la planète Vénus et à diverses constellations telles que les Pléiades et la Grande Ourse. Comme toutes les hautes civilisations du Mexique, celle des Aztèques attribuait une importance primordiale à la computation du temps fondée sur une arithmétique dont la base était le chiffre 20. Moins complexes et moins parfaites que celles des Mayas, l'arithmétique et la chronologie aztèques n'en constituent pas moins un extraordinaire monument intellectuel. Un aspect positif et un aspect magico-religieux y sont inextricablement mêlés. L'année était divisée en 18 mois de 20 jours, plus cinq jours « creux ». Parallèlement à ce calendrier solaire, il existait un calendrier divinatoire, le *tonalpoualli*, de 260 jours reposant sur la combinaison d'une série de 13 nombres (1 à 13) et de 20 noms, à savoir :

<i>cipactli</i>	crocodile
<i>eecatl</i>	vent
<i>calli</i>	maison
<i>cuetzpalin</i>	lézard
<i>coatl</i>	serpent
<i>miquiztli</i>	mort
<i>mazatl</i>	chevreuil
<i>tochtli</i>	lapin
<i>atl</i>	eau
<i>itzcuintli</i>	chien
<i>ozomatli</i>	singe
<i>malinalli</i>	herbe
<i>acatl</i>	roseau
<i>ocelotl</i>	jaguar
<i>quauhtli</i>	aigle



*cozcaquauhtli* vautour

*ollin* mouvement ou tremblement de terre

*tecpatl* couteau de silex

*quiauitl* pluie

*xochitl* fleur.

La série de 260 jours commençait donc par 1 *cipactli* et s'achevait par 13 *xochitl*. Chaque jour pouvait se situer soit dans le calendrier solaire, soit dans le calendrier divinatoire. Le premier jour de chaque année donnait son nom à l'année. Quatre signes seulement pouvaient être affectés au début de l'année : *acatl* (roseau), *tecpatl* (silex), *calli* (maison) et *tochtli* (lapin). On ne retrouvait le même nom et le même chiffre qu'au bout de cinquante-deux ans ( $13 \times 4$ ). D'autre part, cinq années vénusiennes équivalant à huit années terrestres, ces deux cycles ne coïncidaient qu'après soixante-cinq années vénusiennes et cent quatre années terrestres, soit deux périodes de cinquante-deux ans. À la fin de chaque période de cinquante-deux ans, on allumait le Feu Nouveau au sommet de la montagne Uixachtecatl, près de Mexico ; c'est ce qu'on appelait « la ligature des années ».

Dans une attente angoissée, on éteignait tous les feux et l'on brisait la vaisselle dans chaque maison. Au sommet du Uixachtecatl, les prêtres observaient le mouvement des Pléiades. Un captif était sacrifié, et l'on actionnait le bâton à feu (*tlequauitl*) sur sa poitrine sanglante. Le feu s'allumait ! Alors, des messagers allaient porter à la fois la nouvelle et la flamme à la capitale. Chaque famille rallumait son foyer et renouvelait ses ustensiles de ménage au milieu de l'allégresse générale : le monde avait pris pour cinquante-deux ans un nouveau départ.

Selon le manuscrit historique aztèque *Codex Azcatitlán*, la première cérémonie du Feu Nouveau fut célébrée par les Aztèques en migration, vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle, sur la montagne Coatepec – lieu de naissance mythique de Uitzilopochtli – dans la région de Tula. Il est probable que ce rite était d'origine toltèque. Le dernier Feu Nouveau fut allumé en 1507 sous le règne de Motecuhzoma II. Au total, le rite du Feu Nouveau a été accompli sept fois dans l'histoire aztèque. En 1559, date prévue pour la huitième célébration, l'Empire mexicain était devenu la Nouvelle-Espagne.

Les deux cent soixante jours du *tonalpoualli* se divisaient en 20 séries de treize jours, chacune dominée par le signe de son premier jour : 1 *cipactli*, 1 *ocelotl*, etc. Chaque série était considérée comme favorable (par exemple, 1 *cipactli*, 1 *mazatl*, 1 *coatl*), néfaste (1 *ocelotl*, 1 *acatl*, 1 *calli*) ou indifférente (1 *xochitl*, 1 *ollin*, 1 *atl*). À l'intérieur de ces « treizaines », les jours qui étaient affectés des chiffres 3, 7, 10, 11, 12, 13 passaient pour favorables ; ceux qui portaient les chiffres 4, 5, 6, 8, 9, pour néfastes. Mais il y avait une multitude de cas particuliers : les hommes qui naissaient en 1 *miquiztli* étaient destinés à devenir sorciers, 7 *xochitl* était favorable aux peintres et aux enlumineurs de manuscrits, 1 *coatl* aux négociants, 9 *itzcuintli* à la magie noire et aussi aux ciseleurs, 1 *calli* aux médecins et aux sages-femmes. Dans toutes les circonstances de la vie, qu'il s'agit de partir en voyage ou en guerre, d'imposer son nom à un nouveau-né ou de célébrer un mariage, il fallait avoir recours au prêtre-devin spécialisé, le *tonalpouhqui*, et à ses livres sacrés.

Les livres revêtaient une grande importance aux yeux des anciens Mexicains. Les temples, les *calmecac*, les maisons des dignitaires possédaient de riches bibliothèques. La profession de peintre-

scribe (*tlacuiloani*) était particulièrement estimée. De ces livres, beaucoup traitaient de sujets religieux et rituels, de divination, d'interprétation des songes. D'autres relataient les migrations des tribus, la fondation des cités, l'origine et l'histoire des dynasties, les exploits de certains héros. Les livres étaient écrits ou plutôt peints sur des feuilles de papier en fibres d'agave ou en écorce battue, ou sur des bandes de peau de chevreuil, pliées à la manière d'un paravent. L'écriture aztèque constituait un compromis entre l'idéographie et la notation phonétique. Certains caractères désignaient des idées ou des objets ; d'autres, ou les mêmes, notaient des sons. La représentation conventionnelle d'une turquoise signifiait « année », une dent (*tlan-tli*) correspondait à la syllabe *tlan* qu'on retrouve dans de nombreux noms de lieux. La mort d'un souverain était représentée par une « momie » ou fardeau funéraire ; la chute d'une ville assiégée, par un temple en flammes percé d'une lance ; un itinéraire, par des traces de pas reliant les hiéroglyphes des localités. En ce qui concerne la notation des chiffres, l'unité était représentée par un cercle ; la vingtaine, par un drapeau ; le *tzontli* (400), par un signe assez semblable à un arbuste ; 8 000, par une bourse.

La facture des livres aztèques a été fortement influencée par la technique des peuples de la région de Puebla et de l'Oaxaca, tels que les Mazatèques de Teotitlán, spécialistes de l'enluminure religieuse et les Mixtèques dont l'histoire écrite remonte jusqu'au vii<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le *Codex Borbonicus*, manuscrit rituel conservé à Paris à l'Assemblée nationale, est un magnifique spécimen de livre aztèque, et l'un des rares qui nous soient parvenus. Des milliers de manuscrits, en effet, ont été détruits lors de la conquête espagnole.

Dans un ordre d'idées tout différent, on doit mentionner l'étendue et la précision des connaissances des Mexicains concernant la faune et surtout la flore de leur pays. Le médecin de Philippe II, Francisco Hernández, a pu dénombrer environ 1 200 plantes que les Aztèques utilisaient dans la thérapeutique. Certes, il y avait une large part de pratiques magiques et d'incantations dans la médecine autochtone de l'époque : les maladies étaient attribuées à des causes surnaturelles, à la volonté de certains dieux ou aux envoûtements de sorciers malveillants. Aussi le *ticitl* (médecin) aztèque avait-il recours à la divination et à la contre-magie, aux prières, aux impositions de mains. Mais en même temps il savait réduire les fractures, panser les plaies, poser des emplâtres, pratiquer des saignées et surtout administrer des potions de plantes médicinales dont les effets : purgatifs, diurétiques, antispasmodiques, sédatifs, etc., étaient connus et vérifiés empiriquement par une longue tradition.

## VI. Le cycle de vie

La destinée de chacun était considérée comme rigoureusement prédéterminée par la date de sa naissance, elle-même décidée par les deux divinités suprêmes Ometecuhtli et Omeciuatl, « le seigneur et la dame de la dualité ». C'est ainsi qu'un homme né sous le signe *2-tochtli* s'adonnait à l'ivresse, une femme née en *7-xochitl* serait prodigue de ses faveurs ; le signe *4-itzcuintli* promettait honneurs et prospérité.

On pouvait cependant corriger une prédestination néfaste en choisissant, pour imposer son nom au nouveau-né, un jour plus favorable. Il ne fallait pas, en principe, attendre plus de quatre jours après la naissance de l'enfant pour le baptiser. Le prêtre-devin consultait ses livres et fixait la date ; si par

exemple l'enfant était né sous un signe affecté du chiffre 9 (néfaste), on lui donnait son nom trois ou quatre jours plus tard, les chiffres 12 et 13 étant bénéfiques. La sage-femme qui avait présidé à l'accouchement procédait au lavage rituel du bébé en lui jetant de l'eau sur les lèvres, la tête, la poitrine et enfin sur tout le corps. Elle invoquait la déesse de l'eau, puis présentait l'enfant au Soleil et à la Terre. Cette cérémonie avait lieu en présence des parents et des amis de la famille. Quand il s'agissait d'un garçon, on confectionnait un bouclier, un arc et quatre flèches que l'on présentait aux dieux pour appeler leur protection sur le futur guerrier. Pour une fille, on préparait des fuseaux, une navette, un coffret, et l'on adressait des prières au berceau personnifié, Yoalticiltl, « la guérisseuse nocturne ». La fête s'achevait en un banquet à la fin duquel vieux et vieilles buvaient force bols d'*octli*.

Pendant les premières années, l'éducation de l'enfant relevait de la famille. Le garçon apprenait à porter de l'eau ou du bois, aidait aux travaux agricoles ou au commerce, pêchait, guidait une pirogue sous la direction de son père. La fillette balayait, s'initiait à la cuisine, au filage et au tissage. Mais dès que l'enfant avait entre 6 et 9 ans, ses parents le confiaient à l'un des deux systèmes d'éducation publique qui existaient alors à Mexico : le collège de quartier, où les « maîtres de jeunes gens » et les « maîtresses de jeunes filles » préparaient leurs élèves à la vie pratique, ou bien le *calmecac*, collège-monastère où l'éducation était dispensée par des prêtres. En principe, seuls les enfants de dignitaires (*pilli*) avaient accès au *calmecac*. Mais les fils de négociants pouvaient y être admis, et aussi des enfants de la classe populaire s'ils se destinaient au sacerdoce.

On ne peut manquer d'observer les profondes différences, pour ne pas dire l'antagonisme, qui séparaient ces deux systèmes d'éducation. Placés sous la protection de Tezcatlipoca (dit aussi « le Jeune Homme »), dieu guerrier, les collèges de quartier visaient avant tout à former des citoyens entraînés à l'exercice de leurs devoirs, et principalement de leurs devoirs militaires. Les maîtres étaient choisis parmi des guerriers confirmés. Les jeunes gens apprenaient le métier des armes et participaient à des travaux d'intérêt public, à la culture de terres collectives ; ils étaient soumis à une sévère discipline pendant la journée. Mais, le soir, ils allaient chanter et danser ; les plus âgés nouaient des liaisons avec les *auianime*. Au contraire, sous la direction des prêtres, les jeunes gens admis dans les *calmecac*, sous l'égide de Quetzalcoatl, ancien rival de Tezcatlipoca, menaient une vie austère, faite de travaux manuels et intellectuels, de jeûnes et de pénitences. On leur enseignait les « bonnes manières », les rites, la lecture des manuscrits hiéroglyphiques. Ils devaient apprendre par cœur des poèmes mythologiques et historiques et s'initier aux fonctions auxquelles ils étaient destinés, prêtrise ou hautes charges de l'État.

Les « bonnes manières » revêtaient une importance primordiale aux yeux de la classe dirigeante. Elles faisaient l'objet de toute une littérature didactique, les *ueuetlatolli* (« préceptes des anciens ») : on y voit transparaître un idéal de maîtrise de soi, de résistance aux passions, de modération, d'abnégation. La conduite à tenir en présence des supérieurs et des inférieurs, à table, dans la rue, les attitudes à observer dans toutes les circonstances de la vie y sont minutieusement déterminées. Aussi les élèves des collèges de quartier étaient-ils considérés comme vulgaires et grossiers, parce qu'ils « parlaient avec superbe et audace ».

L'antagonisme entre ces collèges et les *calmecac* se manifestait ouvertement pendant le seizième mois de l'année, Atemoztli : les élèves des quartiers et ceux des monastères se livraient des combats

sans douceur, envahissaient les locaux les uns des autres, enlevaient ou détruisaient meubles et ustensiles et s'infligeaient réciproquement des brimades.

Arrivé à l'âge d'homme, soit 20 ans, le garçon quittait le collège ou le monastère, à moins qu'il ne décidât de se vouer au célibat et aux dieux. De même, les filles pouvaient se consacrer à la prêtrise. La majorité des jeunes gens se mariaient : les familles arrangeaient les unions par l'intermédiaire de « marieuses », femmes âgées qui menaient les négociations. Quand l'accord était conclu, les préparatifs commençaient. On invitait parents et amis, on accumulait les provisions. Le prêtre-devin indiquait un jour favorable. La cérémonie du mariage avait lieu chez le fiancé. La jeune fille, fardée et parée, se rendait le soir chez son futur mari, accompagnée d'un joyeux cortège brandissant des flambeaux. Assis l'un près de l'autre devant le foyer, les deux jeunes gens recevaient des cadeaux, puis les « marieuses » nouaient ensemble le corsage de la fiancée et le manteau du jeune homme, après quoi ils partageaient un plat de *tamalli*. Les deux jeunes gens étaient dès lors mariés. Cependant, ils devaient demeurer en prières pendant quatre jours et le mariage n'était consommé qu'à l'expiration de cette période. D'où l'institution de la fête du cinquième jour, qui tendait à égaler ou même à surpasser en importance et en luxe la cérémonie du mariage décrite ci-dessus, en particulier dans la noblesse et chez les négociants. Ces festivités comportaient, selon les moyens des familles, des repas fastueux et entraînaient de grandes dépenses. Aussi voyait-on des jeunes gens se mettre en ménage sans attendre, renvoyant à plus tard la cérémonie officielle. Ces rites solennisaient le mariage d'un homme avec son épouse principale. Mais la polygamie était répandue, surtout dans les classes aisées, et chaque Mexicain pouvait avoir de nombreuses épouses secondaires. Seuls, en principe, les enfants de la femme principale pouvaient succéder à leur père : la littérature historique montre toutefois que cette règle était loin de s'imposer en tous les cas. Itzcoatl lui-même avait eu pour mère une concubine d'humble origine. Ces familles polygamiques étaient souvent fort nombreuses : Axayacatl aurait eu 22 enfants ; Tlacaoeltzin, 83 ; Nezaualpilli, 144 dont 11 de son épouse principale.

Quand une femme s'apercevait qu'elle était enceinte, toute la maisonnée et souvent tout le quartier manifestaient leur joie par des repas d'apparat et des « séances » de discours pompeux et imagés. Une sage-femme prenait fermement en main la future mère, veillait à son hygiène et aussi au respect de certains « tabous » (par exemple, ne pas regarder le ciel pendant une éclipse, ne pas regarder d'objets rouges) et préparait tout en vue de l'accouchement. La femme enceinte était placée sous la protection des déesses féminines, de la « Mère des Dieux », de la « grand-mère du bain de vapeur » et d'Ayopechcatl, petite divinité « chez qui naissent les enfants ». La sage-femme savait aider la patiente par des bains, des massages, des tisanes d'herbes médicinales. Si, par malheur, la femme mourait en donnant naissance à son enfant, elle devait, selon la croyance commune, prendre place au ciel de l'Occident (*ciuatlampa*, « le côté féminin ») parmi les *Ciuateteo*, « femmes divines ». Là, dans un paradis éternel, elle se joignait avec ses compagnes au cortège resplendissant du Soleil. Le corps même de la femme morte en couches passait pour receler des vertus magiques. Tandis que son mari, ses amis et les sages-femmes la conduisaient à la tombe qui l'attendait dans la cour du temple des Femmes Divines, les jeunes guerriers attaquaient le cortège et s'efforçaient de couper un doigt ou les cheveux de la morte : ces reliques, placées dans un bouclier, aveuglèrent l'ennemi. Les sorciers, quant à eux, essayaient de violer le tombeau et d'emporter un bras de la défunte : grâce à lui, ils pouvaient, certaines nuits, plonger dans un profond sommeil les habitants d'une maison et les dévaliser tout à leur aise.

Les mariages étaient généralement durables. Hommes et femmes pouvaient cependant divorcer. Les tribunaux prenaient des décisions quant à la garde des enfants et au partage des biens du ménage. La femme divorcée se remariait à son gré. La veuve épousait le plus souvent un frère de son mari.

Quand l'âge venait, vieillards et vieilles femmes prenaient rang parmi les « anciens » dont on écoutait attentivement les avis, se consacraient aux dévotions, fréquentaient les banquets et buvaient librement de l'*octli* sans craindre de sanctions. Ceux qui avaient commis durant leur vie quelque faute grave, voire un crime, se confessaient : on ne pouvait se confesser qu'une fois, et ce rite entraînait non seulement le pardon, mais l'immunité devant la justice. Le pénitent, seul à seul avec un prêtre, invoquait avec lui Tezcatlipoca, « qui voit tout », et Tlazolteotl, la déesse de l'amour, « mangeuse de péchés ». Puis il décrivait sans rien cacher les fautes dont il s'était rendu coupable. Le prêtre lui imposait une pénitence (jeûne, scarifications de la langue, offrandes aux dieux) ; il était tenu au secret.

La plupart des morts étaient incinérés. On enveloppait le corps, assis, les genoux ramenés vers le menton, de plusieurs couches de tissus de manière à former une « momie » ou fardeau funéraire. Cependant, les femmes mortes en couches étaient enterrées, ainsi que tous ceux qui mouraient noyés, foudroyés, ou à la suite d'une maladie telle que la goutte ou l'hydropisie, affections que l'on attribuait à Tlaloc, dieu de l'eau et de la pluie.

L'avenir de chacun dans l'au-delà dépendait, croyait-on, de sa mort. Les guerriers morts au combat ou sur la pierre des sacrifices allaient au ciel oriental tenir compagnie au Soleil depuis son lever jusqu'au zénith ; au bout de quatre ans, ils revenaient sur la Terre sous la forme de colibris. Ceux que Tlaloc avait rappelés à lui connaissaient pour l'éternité le bonheur tranquille du paradis appelé Tlalocan, merveilleux jardin tropical. Mais la plupart des défunts se rendaient « sous la terre divine », dans l'obscur séjour de Mictlan. Pendant quatre années, ils devaient subir les épreuves d'un ténébreux voyage dans le monde souterrain ; puis, traversant les Neuf Fleuves, ils entraient dans le Neuvième Séjour des Morts et là, complètement anéantis, ils disparaissaient définitivement. Cas particulier, les enfants qui mouraient en bas âge se rendaient, pensait-on, dans les cieux supérieurs, auprès du couple primordial, dans un jardin appelé Tonacaquauhtitlan – « le parc de nos nourritures » – où ils vivaient éternellement sous la forme d'oiseaux parmi les fleurs.

Pour aider le mort pendant sa pérégrination, on brûlait avec lui de la nourriture ; on tuait et on incinérât un chien : Xolotl, le dieu à tête de chien, frère jumeau de Quetzalcoatl, n'avait-il pas, dans un passé fabuleux, triomphé des embûches du monde infernal ? La famille brûlait encore des offrandes quatre-vingts jours (quatre mois) après les funérailles, puis après un, deux, trois et quatre ans. Quand on incinérât un souverain, on revêtait sa « momie » d'ornements propres à Uitzilopochtli et on disposait, à la hauteur du visage, un masque en pierre ou en mosaïque de turquoise. Les cendres, placées dans une jarre avec un morceau de jade, symbole de vie, étaient conservées dans le temple de Uitzilopochtli. Lorsqu'un personnage important mourait noyé ou de toute manière « distingué » par Tlaloc, on l'enterrait dans une chambre sépulcrale, assis sur un *icpalli*, entouré de ses armes et couvert de bijoux. Les hommes, même les plus humbles, qui se noyaient dans la lagune, passaient pour avoir péri dans les griffes du monstre aquatique *auitzotl*. On entourait leurs cadavres d'une intense vénération et on les enterrait solennellement dans un sanctuaire des dieux de l'eau.

# Chapitre V

## La religion

### I. Les dieux

Les Aztèques avaient au Mexique la réputation d'être les plus religieux des Indiens. De fait, leur religion, simple et totalement ou principalement astrale à l'origine, s'était enrichie et compliquée sous l'effet de leurs contacts avec les peuples sédentaires et civilisés du Centre. Puis, à mesure que s'étendait leur Empire, ils annexèrent avidement les dieux et les rites de tribus lointaines. Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, leur religion, qui dominait tous les aspects de leur vie, constituait une synthèse encore imparfaite de croyances et de cultes d'origines très diverses.

De leur passé de barbares nordiques, chasseurs et guerriers, les Mexicains avaient conservé des divinités astrales. Le disque solaire était adoré sous le nom de Tonatiuh. Uitzilopochtli, dieu-guide de la tribu, incarnait le Soleil de midi. La tradition voulait qu'il eût été, jadis, « seulement un homme », peut-être un chef de tribu, mais aussi un magicien. Son mythe empruntait ses traits aux conceptions toltèques : c'est non loin de Tula, sur la montagne Coatepec, que ce dieu était né miraculeusement de la déesse terrestre Coatlicue (« Celle qui porte une jupe de serpents »), et qu'il avait aussitôt exterminé, avec son arme caractéristique le *xiuhcoatl* (« serpent de turquoise »), ses frères, les Quatre Cents Méridionaux (les étoiles du sud) et sa sœur, déesse des ténèbres, Coyolxauhqui.

Si Uitzilopochtli dominait le panthéon aztèque, un autre dieu astral, Tezcatlipoca, l'égalait presque en importance et semble avoir joué un rôle de plus en plus grand, au moins dans les spéculations théologiques des prêtres. Tezcatlipoca, symbole de la Grande Ourse et du ciel nocturne, « vent de la nuit », voyait tout, demeurant lui-même invisible. Il protégeait les jeunes guerriers mais aussi les esclaves, inspirait les grands électeurs lors de la désignation du souverain, châtiât et pardonnait les fautes. Dans le passé mythique, c'est lui qui avait réussi, par ses maléfices, à chasser de Tula le bienveillant Serpent à Plumes et à imposer au Mexique les sacrifices humains. Paynal, petit dieu auxiliaire de Uitzilopochtli, Mixcoatl, « serpent de nuages », dieu de la chasse, et les Quatre Cents Serpents de Nuages, étoiles du nord, appartiennent à la même catégorie de divinités astrales.

La religion des anciennes civilisations classiques du haut plateau avait pour base le culte d'un couple suprême (Terre et Feu), du dieu de la pluie et de la déesse de l'eau, et du Serpent à Plumes, symbole de la fécondité et de l'abondance végétale. Les vieux peuples paysans, les Otomi en particulier, conservaient encore au xvi<sup>e</sup> siècle la croyance en une déesse terrestre et lunaire et en un dieu du feu et du soleil. Soumises à une longue élaboration à travers l'ère toltèque et post-toltèque, ces conceptions avaient été incorporées par les Aztèques à leur théologie, mais avec d'importantes modifications. Les membres du couple suprême, Seigneur et Dame de la Dualité, encore appelés

Seigneur et Dame de nos nourritures, siégeaient au sommet de l'univers, dans le treizième ciel. Mais, en quelque sorte éclipsés par les autres dieux, ils n'avaient plus pour fonction que de faire « descendre », c'est-à-dire naître, les hommes, déterminant par là les destinées. Le dieu du feu demeurait un des plus importants du panthéon aztèque. On l'appelait « Seigneur de Turquoise », « Le Vieux-Dieu » (ses statues le montrent comme un vieillard au visage ridé), ou encore « Seigneur Otomi ». Il résidait dans le foyer de chaque demeure. Au début des repas, on lui offrait quelques miettes de galette et quelques gouttes de boisson. Les négociants le vénéraient particulièrement.

À Tlaloc, le très ancien dieu de l'eau et de la pluie, adoré à Teotihuacán pendant le I<sup>er</sup> millénaire, et à Chalchiuhtlicue (« Celle qui porte une jupe de jade »), déesse des cours d'eau, on rendait un culte d'autant plus fervent que, dans un pays au climat très sec, la vie des hommes dépendait de leur bonne volonté. Tlaloc pouvait dispenser la pluie bienfaisante, mais également la grêle et la foudre. Les nuages, en saison des pluies, se forment sur les montagnes : aussi pensait-on que de nombreux « doublets » du dieu, les *Tlaloque*, résidaient sur les sommets, et le culte des montagnes était étroitement associé à celui de la pluie. De même que le grand-prêtre de Uitzilopochtli et celui de Tlaloc occupaient avec une autorité égale les deux postes les plus élevés de la hiérarchie sacerdotale, de même le grand Temple de Tenochtitlán se couronnait de deux sanctuaires : celui de Uitzilopochtli, blanc et rouge, et celui de Tlaloc, blanc et bleu. Ainsi la religion astrale des peuples guerriers et la religion agraire des sédentaires se trouvaient-elles pour ainsi dire réconciliées dans la synthèse aztèque.

Une association analogue de traits propres aux deux conceptions fondamentales se retrouve chez les déesses terrestres qu'on appelait « Mère des Dieux », « Notre Aïeule », « Celle qui porte une jupe de serpents », « Serpent-Femme », « Notre Mère Vénérée ». La statuaire, les manuscrits, les poèmes religieux, nous les montrent tantôt avec des attributs guerriers, « couronnées de plumes d'aigle, peintes avec du sang de serpent », tantôt en tant que déesses de la végétation « dans le divin champ de maïs », attirant la pluie à l'aide des sonnailles magiques. À la fois terribles et vénérables, elles symbolisent aussi la Terre qui absorbe le sang et les cadavres des sacrifiés. Certaines de ces déesses avaient été empruntées par les Aztèques à leurs voisins du Nord-Est, les Huastèques : c'étaient Tlazolteotl, déesse de l'amour, et ses quatre sœurs. Itzpapalotl (« Papillon d'obsidienne »), au contraire, se caractérise comme une divinité des steppes du Nord, associée aux Mimixcoa, les serpents de nuages, constellations du ciel septentrional. Illamatecutli, représentée comme une vieille femme, était une déesse stellaire. Dans le ciel de l'Ouest résidaient les Femmes Divines, dites aussi « les Princesses », et c'est à l'occident que l'on situait le mystérieux jardin Tamoanchan, à la fois lieu du déclin où disparaissait le Soleil et source de la vie dispensée par la fécondité des Déeses Mères.

De toutes les personnalités divines connues dès la haute Antiquité classique, c'est celle de Quetzalcoatl qui avait subi les plus profondes transformations. Le Serpent à Plumes ne symbolisait plus les forces telluriques et l'abondance de la végétation. Dieu de la planète Vénus qui est à la fois Étoile du Matin et Étoile du Soir, il correspondait avec son jumeau Xolotl (dieu-chien) à la notion de mort et de résurrection. « Seigneur de la Maison de l'Aurore », dieu du vent, héros culturel et inventeur de l'écriture, du calendrier, des arts, confondu par les mythes avec le roi-prêtre de Tula, Quetzalcoatl demeurait lié, dans la pensée religieuse des Mexicains, à l'âge d'or toltèque. Il était par excellence le dieu des prêtres.

Les divinités du maïs, la première des plantes nourricières, recevaient un culte particulièrement fervent. À leur tête, on trouve Chicomecoatl (« Sept-Serpent »), dite aussi « déesse des Sept-Épis ». On imaginait que le vieux maïs partait de Tamoanchan et, après un voyage souterrain pendant lequel il était guidé par les dieux de la pluie, il reparait à l'est sous la forme de Xilonen (de *xiloxl*, jeune épi de maïs) et de Cinteotl (« dieu-maïs »). Ces jeunes dieux du maïs étaient associés à ceux de la jeunesse, du chant, de la musique et des jeux, Xochipilli (« Prince des Fleurs ») et Macuilxochitl (« Cinq-Fleur »). Toute une mythologie gracieuse et riante entourait ces divinités, en contraste avec le ton général, sombre et sanglant, de l'idéologie aztèque.

En entrant en contact avec les peuples des lagunes dont ils avaient partagé le mode de vie, les Aztèques avaient adopté leurs dieux : Opochtli « le gaucher », divinité de Churubusco, Atlaua, Amimitl. De même, mais cette fois au contact des tribus d'agriculteurs, ils adoptèrent le culte des petits dieux de l'abondance des récoltes qu'on appelait les Quatre Cents Lapins. C'étaient là des divinités locales, villageoises, qui présidaient aux banquets où l'on célébrait les bonnes récoltes. Étant donné que la Lune (à laquelle on ne rendait pas de culte particulier) passait pour porter sur son disque la forme d'un lapin, et qu'on attribuait à cet astre la croissance des plantes, et comme d'autre part les banquets se terminaient en beuveries, des Lapins étaient devenus les dieux de l'*octli* et de l'ivresse. On les disait « innombrables » (ce que signifie le chiffre 400), parce qu'il y a d'innombrables formes d'ivresse : « à chacun son lapin », c'est-à-dire « à chacun sa façon de s'enivrer », affirmait un proverbe populaire. Ce groupe de dieux, parmi lesquels Ometochtli (« Deux-Lapin »), Tepoztecatl (« Celui de Tepoztlán », bourgade des Terres Chaudes), avait pour desservir son culte à Mexico un collège de 400 prêtres dont le chef portait le titre d'Ometochtli.

Certaines des divinités déjà nommées, et d'autres non encore mentionnées, se rattachaient à telle ou telle catégorie de la population, à telle ou telle corporation. On peut signaler au premier rang Xipe Totec, divinité des orfèvres, importée du pays *yopi* au sud-est de l'Empire, et Yiacatecuhtli, dieu des négociants, protecteur des caravanes. Coatlicue protégeait les fleuristes ; Teteoinnan, « Mère des Dieux », était la déesse des médecins et des sages-femmes ; Tzapotlatena, celle des marchands de résine médicinale ; Chalchiuhtlicue, celle des porteurs d'eau. Les pêcheurs et chasseurs d'oiseaux aquatiques invoquaient Opochtli, Atlaua et Amimitl ; les fabricants de nattes et de sièges en osier, un petit dieu de l'eau appelé Napatecuhtli. Xochiquetzal étendait sa bienveillance aux tisserandes et aux courtisanes ; Uixtociuatl, aux sauniers ; Chicomexochitl, aux peintres et aux scribes ; Tlamatzincatl et Izquitecatl, aux marchands d'*octli* ; Coyotlinaual aux artisans spécialistes de la mosaïque de plumes ; Cinteotl et trois autres dieux, aux ciseleurs.

Il y avait un dieu des banquets, Omeacatl : s'il estimait que le maître de maison ne lui avait pas suffisamment rendu hommage, il se vengeait en faisant surgir des cheveux dans les plats. Un autre dieu, « le petit Noir », avait pour spécialité de guérir les enfants malades. Les déesses Quato et Caxoch étaient invoquées contre les maux de tête, tandis que Temazcalteci veillait à l'efficacité des bains de vapeur.

Bref, dans ce panthéon foisonnant où se coudoyaient divinités anciennes et récentes, terrestres et astrales, agricoles et lacustres, toltéco-aztèques et exotiques, tribales ou corporatives, toutes les formes de l'activité humaine relevaient d'une puissance surnaturelle, depuis le commandement des armées jusqu'à la confection des tissus, de la médecine à l'amour, du sacerdoce à la fabrication des



nattes, de l'orfèvrerie à la pêche.

## II. L'univers et la guerre sacrée

Les anciens Mexicains se représentaient le monde comme une sorte de Croix de Malte. À chacune des quatre grandes directions correspondaient une couleur, une ou plusieurs divinités, cinq signes du calendrier divinatoire dont un « porteur d'année ». Au nord, pays des ténèbres, on situait le séjour souterrain des morts où régnait le Pluton aztèque, Mictlantecuhtli. À l'est, le paradis de l'abondance tropicale sous l'égide de Tlaloc. Au sud, le « pays des épines » et de la sécheresse. À l'ouest, le jardin Tamoanchan et les divinités féminines. Au centre, enfin, le dieu du feu, de même que le foyer occupent le centre de la maison. Les années étaient réparties entre les quatre points cardinaux selon le signe de leur premier jour : *acatl* (est), *tecpatl* (nord), *calli* (ouest), *tochtli* (sud).

Les Aztèques tenaient pour certain que notre monde avait été précédé de quatre autres univers, les Quatre Soleils. Le premier Soleil, *nauí-ocelotl* (« quatre-jaguar »), avait pris fin dans un gigantesque massacre : les hommes avaient été dévorés par des jaguars. Il est intéressant d'observer qu'aujourd'hui encore certains Indiens, les Lacandons du Chiapas, se représentent ainsi la fin du monde. Le jaguar symbolise les forces telluriques ; pour les Aztèques, il correspondait à Tezcatlipoca, dieu des ténèbres, du ciel nocturne tacheté d'étoiles comme le pelage du félin.

Le deuxième univers s'appelait *nauí-eecatl*, « quatre-vent ». Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, dieu du vent, et rival mythique de Tezcatlipoca, fit souffler sur ce monde une tempête magique. Les hommes furent métamorphosés en singes.

Tlaloc, divinité bienfaisante de la pluie mais aussi dieu terrible de la foudre, détruisit le troisième univers, *nauí-quiáuitl* (« quatre-pluie ») en le submergeant sous une pluie de feu. Il est possible que le souvenir des grandes éruptions volcaniques qui recouvrirent de cendres et de lave une partie de la vallée de Mexico (le « Pedregal ») un peu avant notre ère ait survécu dans ce mythe.

Enfin, le quatrième Soleil, *nauí-atl*, « quatre-eau », placé sous le signe de Chalchiuhtlicue, déesse de l'eau, s'acheva en un déluge qui dura cinquante-deux ans. Un homme et une femme furent sauvés, à l'abri dans le tronc d'un cyprès. Mais, ayant désobéi aux ordres de Tezcatlipoca, ils furent transformés en chiens.

L'humanité actuelle ne descend donc pas de ces rescapés du quatrième cataclysme : elle doit son existence à Quetzalcoatl. C'est en effet le Serpent à Plumes, sous la forme du dieu à tête de chien Xolotl, qui alla dérober aux enfers les ossements desséchés des morts et les arrosa de son propre sang pour leur redonner vie.

Quant à notre monde, il est désigné par le signe *nauí-ollin*, « quatre-tremblement de terre ». Il est destiné à s'effondrer dans d'immenses séismes. Alors, les *Tzitzimime*, monstres squelettiques qui hantent à l'occident les marges de l'univers, surgiront des ténèbres et anéantiront l'humanité. Cette catastrophe finale, pensait-on, pouvait éclater à tout instant. Rien, pour les anciens Mexicains, ne garantissait le retour du Soleil ni la marche des saisons. L'âme aztèque était pénétrée d'angoisse

devant le monde. À la fin de chaque cycle de cinquante-deux ans, on redoutait que la « ligature des années » ne pût s'accomplir ; le Feu Nouveau ne s'allumerait pas, tout s'effondrerait dans le chaos.

La mission de l'homme en général, et plus particulièrement celle de la tribu aztèque, peuple du Soleil, consistait à repousser infatigablement l'assaut du néant. À cette fin, il fallait fournir au Soleil, à la Terre, à toutes les divinités, « l'eau précieuse » sans laquelle la machinerie du monde cesserait de fonctionner : le sang humain. De cette notion fondamentale découlent la guerre sacrée et la pratique des sacrifices humains. L'une et l'autre, selon les mythes, avaient commencé dès le début de notre monde. Le Soleil exigeait du sang : les dieux eux-mêmes lui avaient donné le leur, puis les hommes, sur son ordre, avaient exterminé les serpents de nuages du Nord. Uitzilopochtli, nous l'avons vu, naquit en guerroyant. Seule exception, Quetzalcoatl, symbole des théocraties pacifiques de la haute époque classique, n'avait voulu sacrifier que des papillons, des oiseaux et des serpents. Mais Tezcatlipoca l'avait vaincu et les dieux demandaient leur « nourriture ».

La guerre, comme les Aztèques la comprenaient, avait certes pour leur État des buts positifs tels que la conquête d'un territoire, l'imposition d'un tribut, le droit de libre passage pour leurs commerçants. Mais elle devait aussi, et surtout, leur permettre de sacrifier des prisonniers. Aussi les batailles étaient-elles menées moins pour tuer des ennemis que pour en capturer le plus grand nombre possible. Quand, par l'étendue même des conquêtes, la paix régna sur une grande partie du Mexique, les souverains inventèrent la « guerre fleurie », tournois destinés à fournir des victimes aux dieux. La grande famine de 1450 fut attribuée au fait que, depuis quelques années, les sacrifices étaient devenus rares ; la guerre fleurie devait donner satisfaction aux dieux courroucés. Et c'est probablement pour que la guerre ne prît jamais fin que les empereurs tolérèrent, au centre de leurs territoires, l'enclave hostile de Tlaxcala.

Si paradoxal que cela puisse nous sembler, il est de fait que la pratique des sacrifices humains est allée s'amplifiant au Mexique, à partir de l'ère toltèque, à mesure que les mœurs et le mode de vie montraient plus de raffinement. Ce rite sanglant n'était pas l'apanage des seuls Aztèques : on le retrouve partout au xvi<sup>e</sup> siècle, non seulement dans tout l'Empire, mais chez les Mayas du Yucatán et chez les Tarasques du Michoacán. Même un souverain à l'esprit supérieur comme le roi-philosophe Nezaualcoyotl, à Texcoco, s'y adonna tout autant que ses voisins. Indépendants comme les gens de Tlaxcala ou du Yopitzinco, ou incorporés à l'Empire comme les Matlaltzinca de Toluca, tous les peuples autochtones ont pratiqué ces sacrifices, chacun à sa manière. Les victimes étaient le plus souvent des prisonniers de guerre. Entre le captif et celui qui l'avait capturé s'établissait une étrange relation de fils à père. La littérature indigène cite plus d'un cas où des captifs, à qui l'on offrait la vie sauve, exigeaient de périr sur la pierre des sacrifices afin d'être assurés d'une éternité bienheureuse. D'autres victimes étaient puisées dans les rangs des esclaves. C'étaient notamment celles que les négociants et les artisans, qui ne faisaient pas la guerre, achetaient afin de les offrir à leurs dieux. D'autres encore, désignées par les prêtres selon des méthodes que nous connaissons mal, se prêtaient volontairement aux rites et à la mort qui les couronnait : tel était le cas du jeune homme parfait en tous points que l'on sacrifiait chaque année à Tezcatlipoca ou celui des femmes qui, personnifiant les déesses terrestres, dansaient et chantaient flegmatiquement en attendant l'heure où les prêtres leur donneraient la mort.

Le mode de sacrifice le plus fréquent consistait à étendre la victime sur la pierre : un coup violent

d'un couteau de silex lui ouvrait la poitrine, et le sacrificateur, lui ayant arraché le cœur, le présentait au Soleil. Ensuite, on décapitait le sacrifié, et son crâne allait s'ajouter à ceux qui s'entassaient sur un chevalet spécial, le *tzompantli*. Les victimes sacrifiées au dieu Xipe Totec et aux déesses de la végétation étaient, après leur mort, écorchées et des prêtres se revêtaient de leur peau. D'autres, reliées par une corde à un lourd disque de pierre, devaient se défendre avec des armes factices contre quatre guerriers bien armés : c'est ce que les Espagnols ont appelé le « sacrifice des gladiateurs ». Certaines victimes étaient offertes aux dieux, d'autres *étaient* les dieux : ornées, vêtues comme eux, saluées et encensées, elles devenaient « l'image » de la divinité. Le rite sacrificiel signifiait la mort du dieu ainsi représenté, et le cannibalisme rituel qui succédait à ces macabres cérémonies prenait le sens d'une communion. Il en était de même quand, lors de certaines fêtes, on modelait de la pâte d'amarante, *tzoalli*, pour en faire des idoles que l'on « tuait » rituellement avant de les consommer.

### III. Les rites

La vie rituelle, complexe, envahissante, absorbait une part énorme des énergies et des ressources de la communauté. Certaines caractéristiques communes aux multiples rites peuvent être indiquées.

D'abord, le soin minutieux qui présidait à chaque détail, chaque geste, chaque parole. Tout, y compris les ornements des victimes et des prêtres, était rigoureusement réglé. Des châtiments sévères (amendes, pénitences corporelles) s'abattaient sur les desservants qui commettaient la moindre erreur. De nombreux rites consistaient en une mise en scène : des personnages, souvent les futures victimes, vêtus comme la divinité intéressée, mimaient ses actions caractéristiques ou des épisodes de son histoire mythique. Les chants religieux que l'on chantait en même temps décrivaient cette pantomime sacrée. Tantôt c'était le dieu lui-même qui prenait la parole, tantôt les officiants se référaient au « spectacle ». Les danses revêtaient une grande importance. Solennelles et compassées, elles prenaient souvent la forme d'une sorte de farandole où les danseurs se tenaient par la main. Dans certaines danses, les exécutants se bornaient à lever et à abaisser les mains en cadence au rythme des *teponaztli*. Des processions parcouraient la ville, quelquefois même les faubourgs sur le pourtour du lac.

En dehors des sacrifices humains, des offrandes de tout genre s'accumulaient devant les autels : tissus et vêtements, oiseaux, galettes et épis de maïs, fleurs et feuillages. Les feux qui brûlaient au sommet des pyramides ne devaient jamais s'éteindre : les fidèles apportaient constamment le bois. En outre, les dignitaires et les prêtres se scarifiaient les jambes, le lobe des oreilles, la langue pour offrir leur sang au Soleil.

De nombreuses observances accompagnaient les principales fêtes : jeûnes, abstinence sexuelle, tabous alimentaires. Dans certains cas, telle ou telle nourriture était obligatoire, par exemple l'*etzalli* (bouillie de maïs aux haricots) pendant le sixième mois ou les *tamalli* à l'eau, sans sel, pendant les fêtes vénusiennes célébrées tous les huit ans. Des rites empruntés à d'autres peuples étaient incorporés aux cérémonies : pendant les fêtes vénusiennes, des Indiens mazatèques de l'Oaxaca (ou des Aztèques vêtus à leur manière) avalaient ou feignaient d'avalier des grenouilles et des serpents vivants. De même, des Indiens huastèques du Nord-Est (ou des Aztèques coiffés du bonnet pointu

caractéristique) prenaient part aux rites du mois Ochpaniztli.

Les dix-huit mois de l'année solaire rythmaient la vie rituelle. Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, l'année commençait le 2 février du calendrier julien, par le premier jour du mois que les Aztèques appelaient *Atl caualo* (arrêt de l'eau) et les autres Mexicains de langue nahuatl *Quauitl eua* (l'arbre s'élève). Ce mois était consacré à Tlaloc et aux dieux de la pluie.

On trouvera ci-dessous la liste des autres mois et des divinités auxquelles on sacrifiait pendant chacun d'eux :

*Tlacaxipeualiztli* (écorchement des hommes). Xipe Totec, dieu des orfèvres, du printemps et de la végétation renaissante.

*Tozoztontli* (petite veille). Coatlicue, déesse terrestre.

*Uey Tozoztli* (grande veille). Chicomecoatl et autres divinités du maïs.

*Toxcatl* (sécheresse ?). Tezcatlipoca.

*Etzqualiztli* (consommation d'*etzalli*). Tlaloc.

*Tecuilhuitontli* (petite fête des dignitaires). Uixtociuatl, déesse de l'eau salée et des sauniers.

*Uey Tecuilhuitl* (grande fête des dignitaires). Xilonen, déesse du jeune maïs.

*Tlaxochimaco* (offrande de fleurs). Uitzilopochtli.

*Xocotl uetzi* (le fruit tombe). Xiuhtecuhtli, dieu du feu.

*Ochpaniztli* (balayage). Déeses terrestres : elles « balayent » le chemin des dieux.

*Teotleco* (retour des dieux). Tous les dieux, en particulier Tezcatlipoca et le dieu du feu.

*Tepeilhuitl* (fête des montagnes). Dieux de la pluie qui résident sur les sommets.

*Quecholli* (nom d'un oiseau). Mixcoatl, dieu de la chasse.

*Panquetzaliztli* (élévation des drapeaux de plumes de *quetzal*). Uitzilopochtli.

*Atemoztli* (descente de l'eau). Dieux de la pluie.

*Tititl* (?). Illamatecuhtli, vieille déesse stellaire.

*Izcalli* (croissance). Dieu du feu.

Il est impossible de décrire ici en détail les cérémonies qui se déroulaient à l'occasion de ces 20 fêtes. À côté de rites sanglants tels que les sacrifices humains massifs qui marquaient le mois Panquetzalitzli, on y relève des offrandes de fleurs (Tozoztontli et Tlaxochimaco), des processions de jeunes filles portant chacune sept épis de maïs (Uey Tozoztli, Ochpaniztli), le bain magique des prêtres qui imitaient les gestes et le chant des oiseaux aquatiques de la lagune (Etzatqualitzli), des distributions de vivres au peuple (Uey Tecuilhuitl), une grande parade militaire avec remise d'armes d'apparat et d'emblèmes par l'empereur (Ochpaniztli), la fabrication rituelle de flèches et une chasse sur la montagne Zacatepec (Quecholli), des combats simulés entre femmes médecins et sages-femmes (Ochpaniztli), l'ascension du mât de cocagne (Xocotl uetzi), des danses auxquelles prenaient part guerriers et jeunes filles (Uey Tecuilhuitl) ou guerriers et courtisanes (Tlaxochimaco). Tantôt une certaine classe ou une certaine corporation, tantôt le peuple entier participaient aux cérémonies : chaque maison possédait son oratoire avec ses statuettes en terre cuite (Xochiquetzal semble avoir été particulièrement à l'honneur sur les autels domestiques). Les familles y offraient de la nourriture et des fleurs. Pendant les cinq jours intercalaires, *nemontemi*, qui séparaient le dernier jour du mois Izcalli du premier jour du mois Atlcaualo, toute vie religieuse s'arrêtait, de même que la plupart des activités profanes. Nul ne partait en voyage, ne se mariait, n'entreprenait quoi que ce fût pendant ces journées essentiellement néfastes. Les enfants qui naissaient pendant cette période étaient promis, pensait-on, à un funeste destin.

## IV. La spéculation théologique

Il n'est pas étonnant que certains esprits aient éprouvé le besoin d'introduire un ordre, une structure, dans le panthéon bigarré et foisonnant de la religion aztèque. Les méditations des prêtres tendaient à réduire le nombre des personnalités divines en élevant certaines d'entre elles au-dessus des autres et en les dotant d'attributs multiples. Soit dans les *calmecac* de Mexico, soit dans les temples et les monastères de villes lointaines comme Teotitlán, une pensée théologique se dégageait et s'exprimait par des manuscrits comme le *Borgia*. Cet effort de synthèse prenait le plus souvent pour cadre les quatre directions de l'espace. Tezcatlipoca, promis au rang de dieu principal, apparaissait sous quatre formes : au nord (noir), il conservait le nom de Tezcatlipoca ; au sud (bleu), il s'appelait Uitzilopochtli ; à l'est (blanc), il s'identifiait avec Quetzalcoatl ; à l'ouest (rouge), il prenait le nom de Xipe Totec ou de Mixcoatl. Par ce procédé, on incorporait dans un cadre unique les dieux des peuples nahuatl récents (Tezcatlipoca, Mixcoatl), ceux des Toltèques (Quetzalcoatl), le grand dieu tribal aztèque et la divinité *yopi*Xipe Totec.

Le roi de Texcoco Nezualcoyotl, lui, fit construire un temple à un dieu sans visage, dépourvu d'histoire mythique, invisible et impalpable, qu'il appelait « celui par qui nous vivons ». Au sommet d'une tour, le sanctuaire de cette divinité suprême, orné d'or et de pierreries, ne contenait aucune idole.

# Chapitre VI

## Arts et littérature

### I. Les origines

La grande ère classique du I<sup>er</sup> millénaire avait fixé pour l'essentiel les traits des arts plastiques au Mexique : en architecture, la pyramide à étages associée à des édifices horizontaux (palais) ; en sculpture, les panneaux et linteaux à bas-reliefs, les autels monolithiques ; la ciselure des masques, haches votives et autres objets en pierre dure ; les murailles décorées de fresques et les manuscrits enluminés (au moins, sur ce dernier point, en ce qui concerne les Mayas). La plupart de ces caractéristiques apparaissent dès l'époque olmèque, comme aussi l'usage des hiéroglyphes et des signes chronologiques.

Héritiers de ce lointain passé, les Aztèques en avaient reçu le legs par l'intermédiaire des peuples du plateau central qu'ils trouvèrent sur place à la fin de leur migration. Il s'agissait fondamentalement de la civilisation toltèque qui, survivant à la chute de Tula, se perpétua au sein des nouvelles cités fondées par les envahisseurs nordiques. L'architecture toltèque avait innové dans plusieurs domaines relativement à celle des cités classiques comme Teotihuacán : vastes salles aux plafonds soutenus par de très nombreuses colonnes sculptées, enceintes crénelées décorées de têtes de serpents (*coatepantli*), portiques reposant sur des colonnes en forme de serpents à plumes, statues porte-bannière au sommet des escaliers des pyramides. On retrouvera la plupart de ces traits dans les monuments aztèques.

D'autre part, une partie de la population toltèque avait dû émigrer soit à la fin du x<sup>e</sup> siècle (guerres civiles symbolisées par la rivalité entre Tezcatlipoca et Quetzalcoatl), soit à la fin du xvi<sup>e</sup> lors de l'effondrement de Tula. Ces émigrants s'étaient fixés à Cholula, ville sacrée où restait vivace le culte de Quetzalcoatl, et sur le haut plateau qui s'étend sur une partie de l'État actuel de Puebla jusqu'aux montagnes de l'Oaxaca. Là, les Toltèques, dont la maîtrise des arts mineurs était proverbiale, se trouvèrent en contact avec les Mixtèques, eux-mêmes orfèvres de premier rang. Cette région « mixtecapuebla » vit naître un style nouveau dans l'orfèvrerie, la peinture murale, la décoration de la céramique et l'enluminure des manuscrits. Au xiv<sup>e</sup> siècle, le quatrième roi de Texcoco, Quinatzin, fit venir de cette zone toute une population d'artisans d'origine toltèque ; ils implantèrent dans la vallée centrale cet art mixtéconahua, qui devait exercer une très forte influence sur l'art aztèque à partir du siècle suivant.

Ainsi, diverses traditions artistiques ont convergé, depuis l'Antiquité classique jusqu'aux derniers siècles avant la conquête espagnole, pour se fondre dans le creuset aztèque. Les Mexicains, d'ailleurs, de même qu'ils incorporaient à leur religion dieux et rites étrangers, se sont également

inspirés d'œuvres réalisées par les peuples voisins – les monuments circulaires construits à Mexico – où ils constituaient une exception dans une architecture dominée par les pyramides et les bâtiments rectangulaires – rappellent ceux des Huastèques et des Totonèques ou les *yácatas* du Michoacán. Mais il serait injuste et inexact de considérer l'art aztèque comme une simple imitation, comme une « phase épigonale » de l'art du Mexique en général. Les architectes et les sculpteurs, les orfèvres et les enlumineurs de Tenochtitlán ont su créer un style aztèque reconnaissable au premier coup d'œil, où une tradition riche et raffinée se combine avec le dynamisme d'un peuple récemment parvenu à un haut degré de culture. Moins compassé, plus souple que l'art toltèque, moins flamboyant que l'art maya, capable d'allier un profond symbolisme à une figuration réaliste d'une énergie extraordinaire, ce style affirme son originalité dans tous les domaines. Pénétré de religion comme tous ceux du Mexique depuis les Olmèques, l'art des Aztèques se montre également à même de traiter des sujets historiques et profanes, et d'embellir le décor de la vie grâce à la virtuosité des joailliers et des ciseleurs.

## II. L'architecture

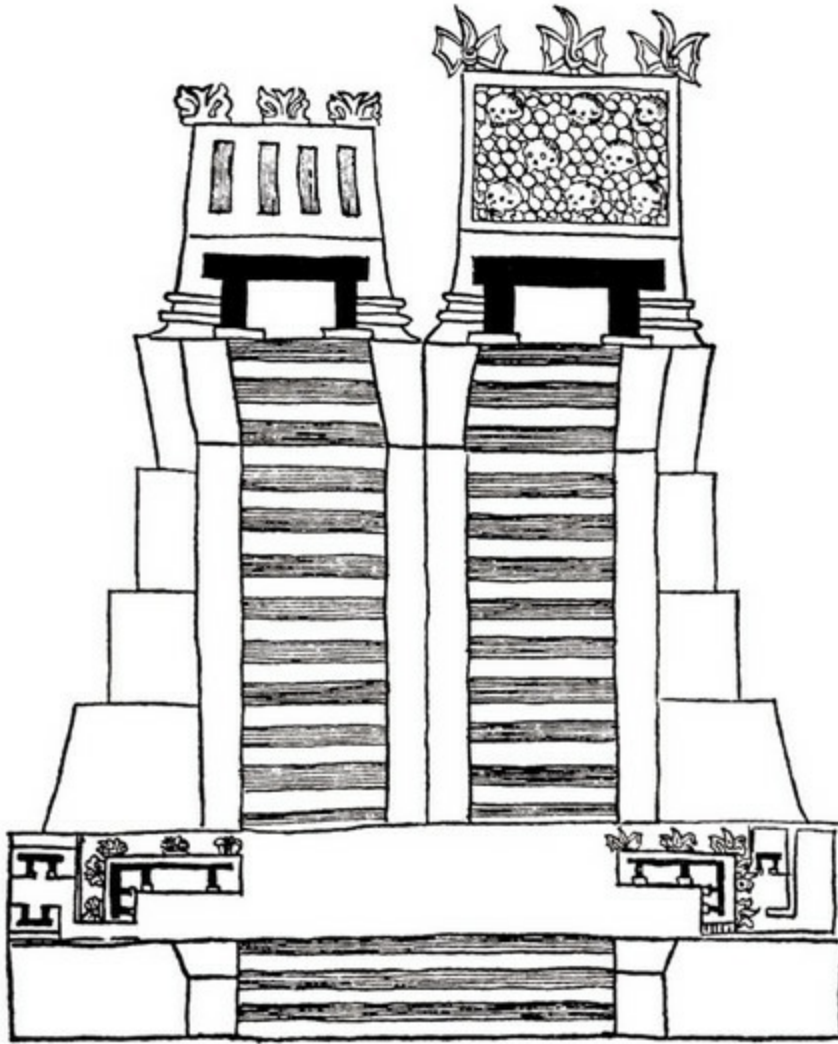
Tous les monuments de Mexico ont été détruits en 1521 lors du siège de la ville. Nous ne les connaissons que par les descriptions et les dessins de l'époque que sont venues corroborer les fouilles archéologiques du Grand Temple. Hors de la cité ravagée, certains édifices construits par les Aztèques ont subsisté, comme les temples de Teopanzolco dans le Morelos actuel, de Huatusco et de Teayo (Veracruz). La pyramide de Tenayuca, non loin de Mexico, bien que bâtie à l'origine par des « Chichimèques » plus ou moins toltéquistes, a été complétée par les Aztèques.

L'architecture religieuse avait pour forme la plus fréquente la pyramide couronnée d'un sanctuaire. Avec leurs escaliers en pente raide bordés de serpents emplumés et leurs statues porte-bannière, ces pyramides ressemblaient de près aux monuments toltèques. À Tenochtitlán, l'enceinte du grand temple était un *coatepantli* comme à Tula. Mais, trait proprement aztèque, la pyramide du *teocalli* portait, sur sa plate-forme terminale, deux temples accolés. Leur toiture, faite de poutres et de ciment, se prolongeait par une sorte de crête à la manière des anciens temples mayas.

Nous savons par les descriptions des *conquistadores* que le temple de Quetzalcoatl présentait une forme circulaire. C'est donc qu'on l'avait bâti en l'honneur de ce dieu en tant que *Eecatl*, dieu du vent : on évitait d'opposer au vent les arêtes vives d'une pyramide. Si rien n'est resté de ce monument, fort heureusement celui de Calixtlahuaca, sur le plateau de Toluca, subsiste à peu près intact. Confirmation supplémentaire, on y a découvert une très belle statue du dieu du vent. À Malinalco, dans les montagnes qui bordent le plateau de Toluca au sud, se trouve un temple entièrement taillé dans la roche vive, ce qui demeure jusqu'à présent le seul monument de ce genre connu au Mexique. Il était sans doute destiné aux cultes que célébraient les chevaliers-aigles et les chevaliers-jaguars, car la crypte, à laquelle on accède par une porte en forme de gueule de serpent, est ornée d'aigles et de jaguars sculptés à même le roc.

L'architecture militaire tenait naturellement une large place dans l'art monumental des Aztèques. Forteresses et redoutes munies de tours défendaient les points de passage, comme par exemple l'entrée des chaussées permettant de traverser le lac. À Oztoman, aux frontières de l'Empire et du

royaume hostile du Michoacán, on peut encore observer les restes d'un fort et de bastions où les architectes aztèques ont su faire usage d'une véritable voûte. Quant aux palais des souverains et des dignitaires, aucun vestige n'en a subsisté. À en juger par les témoignages du temps, ils devaient se conformer pour l'essentiel aux plans des édifices mayas, zapotèques ou toltèques : vastes salles à colonnes, cours intérieures, terrasses et jardins. L'art des jardins était particulièrement en honneur chez les Aztèques et chez leurs alliés : les restes des aqueducs et des canaux d'irrigation du parc de Tetzcotzinco aménagé sur l'ordre de Nezualcoyotl répondent aux descriptions des chroniqueurs.



### III. La sculpture

D'innombrables sculptures, bas-reliefs et statues ont été détruits soit pendant la guerre aztéco-espagnole, soit sous le régime colonial dans la lutte contre l'« idolâtrie ». Pourtant, ce qui en reste, tant au Mexique que dans les musées du monde entier, étonne par le nombre, la variété et la perfection.

Les sculpteurs chargés de fournir à un temple la statue d'une divinité étaient tenus de se conformer aux règles d'un minutieux symbolisme. Les statues des déesses de l'eau, par exemple, sont d'une

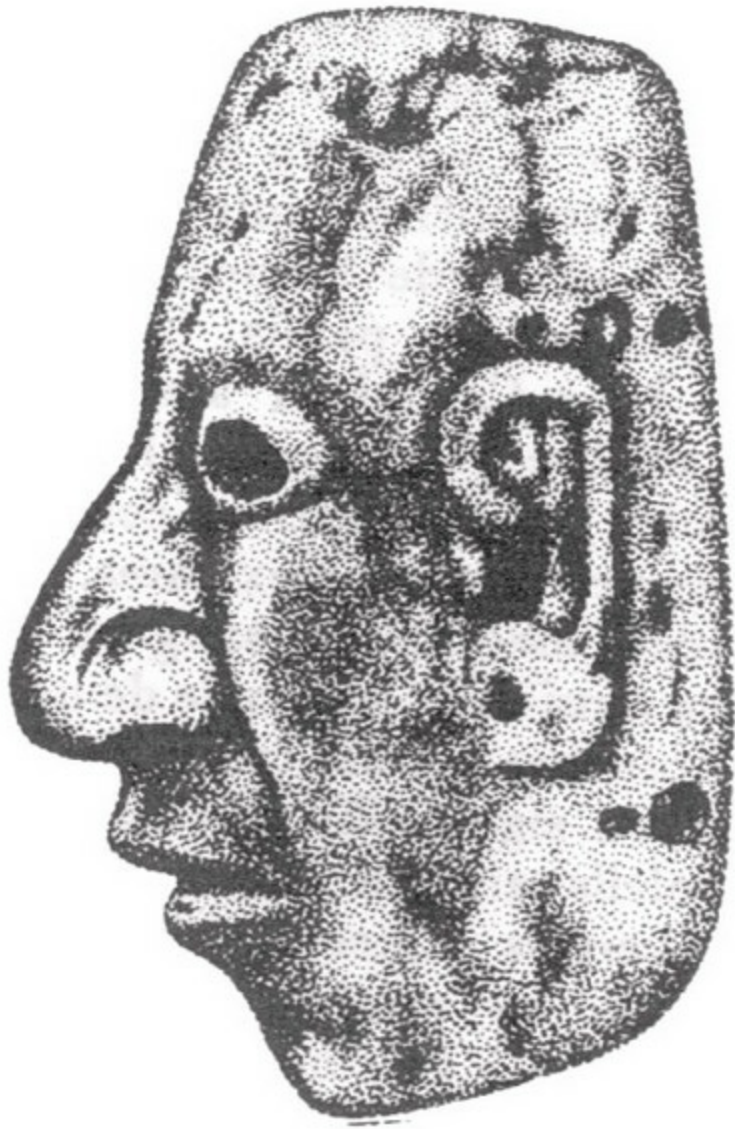


facture volontairement archaïque, comme celles de Tlaloc : il s'agit là de divinités anciennes, et l'on devait respecter les modèles classiques. Le colossal monolithe qui représente la déesse terrestre Coatlicue peut être considéré comme un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'art religieux, avec son symbolisme macabre profondément impressionnant. Les idoles de Xipe Totec montrent avec un réalisme saisissant le dieu revêtu de la peau d'un sacrifié. Au contraire, rien de plus gracieux que la statue de Xochipilli, dieu de la jeunesse, de la musique et des jeux, tout décoré de fleurs.

Les représentations de Quetzalcoatl sont fréquentes. Tantôt il s'agit d'un serpent à plumes lové sur lui-même, portant sur la tête son hiéroglyphe *ce-acatl*, tantôt, plus rarement, comme dans le bel exemplaire en porphyre conservé à Paris au musée de l'Homme, un visage et des membres humains se combinent avec le corps du serpent.

De nombreux monolithes sculptés sont demeurés enfouis, après la chute de Mexico, sous les décombres des temples et des palais. Quelques-uns ont été exhumés. Le « Calendrier aztèque » est sans doute le plus célèbre d'entre eux. Il résume sur son disque l'ensemble des conceptions cosmologiques et chronologiques des anciens Mexicains. Au centre, le visage du Soleil assoiffé de sang se détache au milieu du signe *nau-i-ollin*, symbole de notre univers. Les quatre branches de la croix de saint André correspondant au signe *ollin* portent les symboles des quatre Soleils anciens. Autour de ces hiéroglyphes, des cercles concentriques montrent les signes des jours, les années représentées par le glyphe *xiuitl* composé de cinq points en quinconce, et enfin deux « serpents de turquoise » (*xiuhcoatl*), c'est-à-dire les deux périodes de cinquante-deux ans qui, correspondant ainsi qu'on l'a vu à soixante-cinq années vénusiennes, constituaient le cycle de cent quatre ans appelé *ce ueuetiliztli*, « une vieillesse ». On peut aussi citer le « *Teocalli* de la Guerre Sacrée », dédié au Soleil et orné de splendides hiéroglyphes. À la même catégorie appartient la « Pierre des Soleils », qui porte sur chacune de ses faces la date hiéroglyphique des univers détruits avant la naissance du nôtre. Enfin, un magnifique disque portant en bas-relief la représentation de la déesse Coyolxauhqui a été découvert récemment au pied de l'ancien Grand Temple.

En mars 1978, des travaux de terrassement entrepris au voisinage de la cathédrale de Mexico ont mis au jour cet extraordinaire monolithe sculpté et polychromé qui représente la déesse lunaire Coyolxauhqui, sœur du dieu-soleil Uitzilopochtli, décapitée et démembrée par son frère selon le mythe. Cette découverte et celle de quelques autres objets évidemment rattachés aux cultes célébrés dans le grand *Teocalli* ont amené les autorités mexicaines à organiser des fouilles importantes au cœur de la capitale.



Ainsi ont été retrouvés le sanctuaire de Tlaloc précédé d'un oratoire orné de représentations de batraciens, celui de Uitzilopochtli et son *techcatl* (pierre des sacrifices) et plus de 5 000 objets, masques, statuettes, vases déposés en offrandes dans des coffres en pierre. Nombre de ces objets provenaient de diverses provinces de l'Empire ou d'époques anciennes, de Teotihuacán ou même de la culture olmèque.

Bien que de petites dimensions, certains objets en pierre dure, à la limite de la sculpture et de la ciselure, peuvent être rattachés à cet art religieux : par exemple les deux crânes en cristal de roche conservés par le musée de l'Homme et par le British Museum, une statuette de Tezcatlipoca en jadéite (musée de l'Homme) et une statuette de Xolotl, d'une facture exceptionnellement parfaite, qui se trouve au musée de Stuttgart.

Si grande que fût l'importance de la sculpture religieuse, l'art profane n'en avait pas moins connu un développement considérable. Nous savons que les souverains et les nobles commandaient des œuvres aux artistes de leur temps : Motecuhzoma II fit tailler son portrait en bas-relief dans les

rochers de Chapultepec par des sculpteurs qu'il récompensa fastueusement. Une fille d'Axayacatl, nous dit-on, faisait sculpter la statue des jeunes nobles à qui elle accordait ses faveurs. L'empereur Tizoc est représenté, sur le monolithe qui porte son nom, avec des attributs divins, recevant la soumission de tribus étrangères désignées par des signes hiéroglyphiques. Le même souverain et son successeur Auitzotl apparaissent en bas-relief au sommet d'une stèle destinée à commémorer l'inauguration du grand temple de Tenochtitlán en 1487 (« Huit-Roseau ») ; cette date est inscrite en caractères hiéroglyphiques d'un magnifique effet décoratif au-dessous du panneau figurant les deux empereurs.

Le musée national d'Anthropologie à Mexico possède, entre autres chefs-d'œuvre, une splendide tête de chevalier-aigle en pierre. Encadré par le bec du rapace, le visage du guerrier reflète d'une façon saisissante l'énergie et l'abnégation de cet ordre militaire. Mais la statuaire aztèque déploie un très large éventail : statues de *maceualtin* (hommes du peuple), vêtus seulement de leur pagne, nains, bossus, individus contrefaits comme les empereurs et les dignitaires aimaient en entretenir dans leurs palais, animaux de toute espèce tels que loups, jaguars, serpents, grenouilles, sauterelles, et même des végétaux tels que des courges. Certains bas-reliefs purement décoratifs représentent des oiseaux, des fleurs.

Les Aztèques ont fait revivre l'art du masque en pierre, souvent incrusté de turquoises, d'obsidienne, de nacre, de grenats, qui avait atteint un haut degré de perfection à Teotihuacán à l'époque classique. Ces masques avaient le plus souvent un usage funéraire, ou quelquefois, représentant des dieux, devaient être portés au cours des cérémonies religieuses.

Les sculptures sur bois ont mal résisté aux combats, aux incendies et au temps. Ce qui en subsiste se réduit à des tambours verticaux (*huehuetl*) et à des *teponaztli*, gongs à deux tons. On connaît notamment un tambour, originaire de Malinalco, dont le décor sculpté, d'une extrême finesse, représente des aigles et des jaguars.

## IV. Peinture et enluminure

Les grandes civilisations classiques ont pratiqué l'art de la peinture murale : fresques de Bonampak chez les Mayas, chambres funéraires peintes des Zapotèques de Monte-Albán, très belles fresques religieuses de Teotihuacán. À une époque plus récente, on retrouve la peinture murale à Chichén-Itzá (Toltéco-Maya), chez les Mixtèques et dans la région mixtecapuebla (autel décoré de Tizatlán). C'est dans cette même région, à Cacaxtla (État de Tlaxcala), que des peintures murales d'une haute qualité esthétique et d'un grand intérêt archéologique ont été découvertes : elles semblent dues à une population originaire de la côte du golfe du Mexique venue s'installer sur le plateau central, où elle aurait été en contact avec la civilisation de Teotihuacán. Il n'est pas douteux que les Aztèques ont revêtu de peintures les parois de leurs temples et de leurs palais. Ces œuvres ont été détruites en même temps que les édifices qu'elles ornaient. Un fragment de fresque subsiste toutefois à Malinalco, dans un bâtiment attenant au temple monolithique mentionné plus haut : son sujet semble être une scène où figure le dieu chasseur et guerrier Mixcoatl.

Le scribe aztèque portait le titre de « peintre » (*tlacuiloani*). De fait, les manuscrits hiéroglyphiques

et pictographiques, que leurs thèmes fussent religieux, historiques ou même administratifs, constituaient avant tout des recueils d'images, des suites de tableautins soigneusement dessinés et coloriés. Les plus beaux « codex » qui ont échappé aux bûchers espagnols proviennent surtout du pays mixtèque (*Codex Nuttall*) ou de la zone mixtecapuebla (*Borgia*) ; le style des manuscrits proprement aztèques manifeste une indéniable influence de ces cultures. Le *Codex Borbonicus* (bibliothèque du Palais-Bourbon, Paris) est un livre rituel comprenant notamment un très beau calendrier divinatoire. Les 20 séries de 13 jours de ce calendrier y sont énumérées, chacun des signes accompagné de ses divinités protectrices, diurne et nocturne. Les dieux et déesses qui ont la charge de chaque série occupent le milieu de la page avec une multitude d'attributs et d'objets symboliques. Le *Codex Telleriano-Remensis* (Bibliothèque nationale, Paris), ouvrage historique, décrit année par année les principaux événements : intronisation et mort des souverains, guerres et conquêtes, inauguration du grand temple, tremblements de terre, éclipses, etc. Le *Codex Mendoza*, document administratif et financier de première importance (bibliothèque bodléienne, Oxford), a été rédigé peu après la conquête espagnole par des scribes aztèques qui y ont transcrit, sur ordre du vice-roi don Antonio de Mendoza, les registres du tribut de l'Empire sous Motecuhzoma II. Chacune de ses pages énumère en caractères hiéroglyphiques les villes d'une province, la nature et la quantité des marchandises que cette province devait verser aux collecteurs d'impôts. Alors que les livres religieux et historiques sont illustrés de miniatures, de scènes souvent complexes, le *Mendoza* présente la précision et la sécheresse d'un dossier établi par des fonctionnaires. L'élément figuratif y est stylisé à l'extrême : la pictographie réduite à l'essentiel se rapproche d'une véritable écriture.

À ne les considérer que sous l'angle esthétique, ces livres aztèques sont le témoignage d'un art riche de tradition et d'un goût subtil. Une évidente communauté de style les rattache aux œuvres de la statuaire et du bas-relief.

## V. Les arts mineurs

L'appellation d'arts « mineurs » s'applique moins exactement qu'ailleurs au Mexique : car la ciselure, l'orfèvrerie, le travail de la plume ont joué un rôle capital dans une société où le luxe de la parure et du décor quotidien allait sans cesse croissant. Les métaux précieux, mais bien davantage les pierres vertes (jade, jadéite, néphrite) et les plumes des oiseaux tropicaux exerçaient sur les Indiens une véritable fascination. Quand les Espagnols et leurs alliés indigènes mirent Mexico au pillage, les Européens s'emparèrent de l'or et de l'argent, dédaignant les jades et les plumes que leurs auxiliaires autochtones, au contraire, recherchaient avec frénésie.

De tous ces arts, la ciselure est assurément le plus ancien au Mexique. Les Olmèques ont atteint d'emblée, dans ce domaine, un niveau qui n'a jamais été surpassé. L'art maya, à Palenque par exemple, a laissé de splendides statuettes, des bijoux, des masques en mosaïque. Les Toltèques étaient passés maîtres dans le travail des pierres dures : Quetzalcoatl, selon la tradition, possédait une maison toute revêtue de jade. À l'époque aztèque, les négociants importaient des provinces du Sud et du Xicalanco les pièces de jade translucide que ciselaient les artisans mexicains, de même que le cristal de roche, l'ambre, le grenat. On utilisait aussi des émeraudes. Un collier d'or et de pierreries offert à Cortés par Motecuhzoma II était orné de 183 émeraudes et de 232 grenats. Dans cette société hiérarchisée où tout ornement avait valeur d'emblème, la forme et la matière des bijoux

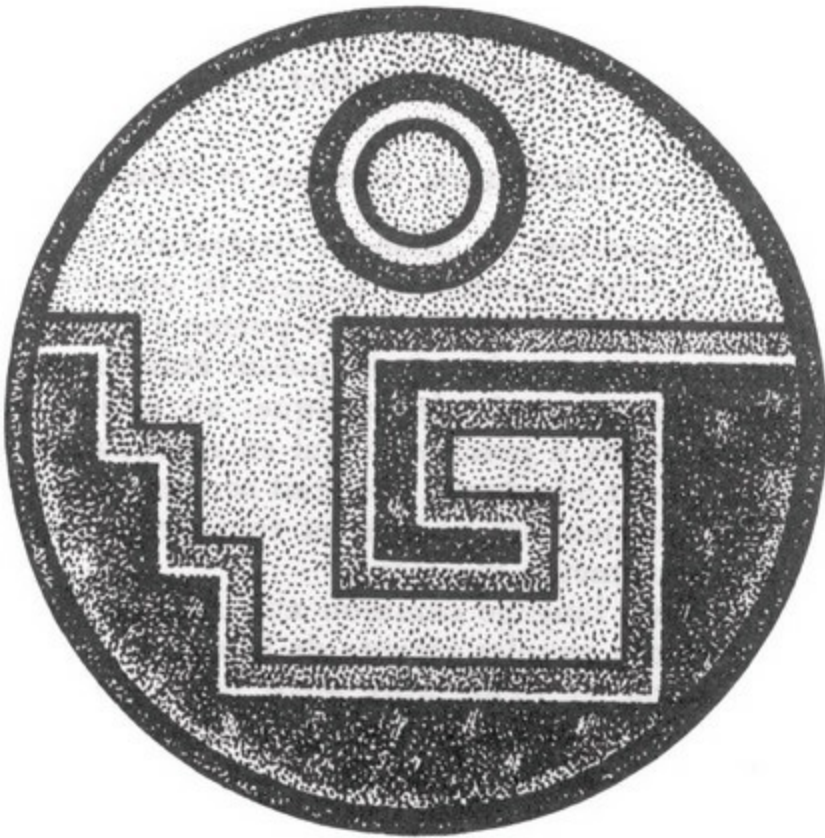
dénotaient le rang. Certains ornements de jade ne pouvaient être portés que par l'empereur.

De nombreux objets en bois, en pierre ou en os étaient incrustés de mosaïques faites de minuscules pièces de turquoise, de nacre, d'obsidienne, soigneusement assemblées : c'étaient des pectoraux, des boucliers, des casques, des sceptres. Le British Museum possède deux couteaux à sacrifices, à lame de silex, dont la poignée en bois sculpté est entièrement recouverte de mosaïque de turquoise et de nacre, un serpent à deux têtes en bois et mosaïque de turquoise, et, spécimen encore plus rare, un fragment de masque en bois incrusté de turquoises. Ce masque avait fait partie des trésors remis par Motecuhzoma à Cortés et envoyés par celui-ci à Charles Quint. Des serpents entrelacés entourent la bouche et les yeux : il s'agit très probablement d'un masque de Tlaloc.

L'art de la mosaïque de plumes était pratiqué, nous l'avons dit, avant l'arrivée des Aztèques sur le plateau central, par les Indiens d'Amantlán. C'était, selon la tradition, un art toltèque, associé au mythe de Quetzalcoatl.

Les *Amanteca* connaissaient deux techniques : l'une d'entre elles consistait à fixer les plumes, au moyen de fils de coton, sur une armature légère en roseau ou en osier. L'autre, plus raffinée, utilisait des plumes découpées en petits fragments que l'on collait sur une étoffe ou sur du papier – à la façon d'une mosaïque de pierres semiprécieuses – et que l'on superposait, le cas échéant, pour obtenir par transparence diverses nuances. Les fragiles chefs-d'œuvre de ces artisans d'élite ont presque tous disparu. On signalera cependant les splendides boucliers d'apparat conservés à Vienne (avec la représentation du monstre aquatique *auitzotl*) et à Stuttgart (motifs géométriques), ainsi qu'un très beau manteau cérémoniel en coton et en papier décoré de symboles religieux en plumes (au musée de Berlin).

Quant aux objets en or et en argent, fort peu ont échappé aux creusets des *conquistadores*. C'est le cas notamment d'une statuette en or de l'empereur Tizoc, conservée au musée de l'Indien américain à New York. Mais nous connaissons par les descriptions des contemporains, Espagnols ou Indiens, la variété et la beauté des œuvres des orfèvres aztèques : statuettes représentant des Indiens de diverses tribus, oiseaux, tortues, poissons, crocodiles et autres animaux, colliers, bracelets, grelots, pectoraux, boucliers, mitres, etc. Deux disques de 2,10 m de diamètre, l'un en or (le Soleil), l'autre en argent (la Lune), figurent parmi les cadeaux de Motecuhzoma au chef des conquérants, qui les envoya à Charles Quint en juillet 1519.



## VI. Littérature, musique et danse

Il est impossible de dissocier littérature et musique : en effet, comme le montre le vocabulaire lui-même (*cuicatl*, « chant » et « poème » ; *cuicani*, « chanteur » et « poète »), la poésie était presque toujours accompagnée de musique, au moins par des instruments à percussion qui en marquaient le rythme. Quant à la danse, elle était souvent associée à la déclamation des poèmes et toujours rythmée par les instruments musicaux.

Le *nahuatl*, langage commun aux Aztèques et à la plupart des peuples récents de la vallée, est une langue souple et riche, apte aussi bien à retracer avec précision des événements qu'à noter des idées abstraites ou à bâtir ces longs discours sentencieux et imagés dont les Mexicains étaient friands. Par sa structure grammaticale et sa phonologie, il se prête aux parallélismes de sens et de sons, aux assonances, aux « fleurs de rhétorique ». C'est à Texcoco, était-il admis, que l'on parlait ce langage sous sa forme la plus élégante et la plus pure.

Les poèmes religieux (*teocuicatl*) avaient été transmis par la tradition avec leur style archaïque et obscur, chargé de métaphores et d'allusions. Ils n'en sont pas moins d'une grande beauté et constituent une mine inépuisable de renseignements sur la pensée théologique des Aztèques.

*La fleur de mon cœur s'est ouverte.  
Voici le seigneur de Minuit.*

*Elle est venue, notre Mère, elle est venue,  
Elle, la déesse Tlazolteotl.  
Il est né le dieu du Maïs  
Dans le jardin de Tamoanchan,  
Là où se dressent les fleurs,  
Lui qu'on appelle « Un-Fleur ».  
Il est né le dieu du Maïs  
Dans le jardin de pluie et de brume,  
Là où l'on crée des enfants des hommes,  
Là où l'on pêche des poissons de jade.*

Extraits de l'hymne que l'on chantait tous les huit ans à l'occasion de la fête vénusienne *atamalqualiztli*.

En l'honneur de Mixcoatl, le dieu chasseur du Nord, et des « Serpents de nuages », on chantait :

*« Je suis venu des Sept-Cavernes... (ici plusieurs mots en dialecte « chichimèque »).  
« Je suis venu du pays des cactus...  
« Je suis né, je suis né avec ma flèche à la hampe épineuse.  
« Je suis né, je suis né, avec ma gibecière en filet.  
« Je l'ai pris (le gibier) ; je l'ai pris, ah ! ah ! je l'ai pris, il est pris. »*

Il faut imaginer que chacun de ces versets était mimé par un prêtre vêtu comme le dieu et accomplissant les gestes de la chasse afin d'assurer le succès aux chasseurs. C'était en même temps un poème religieux, une incantation et une danse magique.

Conformément à leur éclectisme habituel, les Aztèques empruntaient volontiers à d'autres populations certains thèmes poétiques ou musicaux. On distinguait les poèmes « à la manière des gens de la côte », « à la manière des Huastèques », « dans le style de Cempoala » ; d'autres chants se référaient à Chalco, à Uexotzinco, à Tlaxcala, à Metztitlán, aux « montagnards » (*tepetlacayotl*), aux « caravaniers » (*oxtomecayotl*), aux Otomi (*otoncuicatl*). On classait aussi les poèmes par genres : chants de « printemps », chants « fleuris », chants « de guerre », chants « féminins », etc. Certaines œuvres formaient des cycles épiques et mythiques, comme celui de Quetzalcoatl, ou historiques.

L'usage de déclamer des poèmes à la fin des banquets, chez les nobles, était très répandu. Les chanteurs et les musiciens appartenaient à des « maisons de chant » (*cuicacalli*) dont la plus importante se trouvait dans le palais impérial à Tenochtitlán. À Texcoco, le « conseil de la musique » organisait des concours de poésie dotés de prix. Le roi Nezualcoyotl fut l'un des premiers poètes de son temps. Ses odes reflètent une philosophie sereine et désabusée.

Toute la poésie lyrique mexicaine s'ordonne autour de deux thèmes majeurs : la beauté de la vie, du monde, des fleurs, et la mort inévitable.

*En vain, tu saisis ton teponaztli fleuri,  
Tu jettes à poignées les fleurs,  
Elles se flétrissent !*



... *Ô mes amis, cette terre nous est seulement prêtée.*

*Il faudra abandonner les beaux poèmes.*

*Il faudra abandonner les belles fleurs.*

*C'est pourquoi je suis triste en chantant pour le Soleil*

Passionnés de poésie, les Aztèques ne tenaient pas en moins haute estime l'art oratoire. Depuis le souverain dont le titre même signifie « orateur », jusqu'au plus humble membre d'un conseil de quartier, et jusqu'aux vieillards, sages-femmes, « marieuses », qui intervenaient dans la vie des familles, personne qui ne fût appelée à prendre la parole dans les cérémonies publiques ou privées. En toute occasion, les uns et les autres discourent infatigablement dans un style fleuri conforme à des modèles traditionnels. À ce genre, se rattachent les admonestations et harangues morales dites « préceptes des anciens » (*ueuetlatolli*).

Les manuscrits historiques servaient d'aide-mémoire en vue de la récitation de narrations en prose rythmée que les jeunes gens apprenaient par cœur dans les *calmecac*. Le style de ces annales devait être beaucoup plus concis, naturellement, que celui des poèmes ou des discours.

Les instruments de musique utilisés par les Aztèques relèvent de deux catégories : instruments à percussion ou à vent. À la première, appartiennent les tambours verticaux, les gongs de bois à deux tons, dont certains étaient munis d'un résonateur en calebasse, les hochets ou sonnailles, les carapaces de tortue que l'on frappait avec un andouiller de cerf, les bâtons ou os à encoches que l'on raclait avec un archet de bois. À la seconde, les trompettes en bois, les conques, les flûtes simples, doubles ou même triples et quadruples. Il serait donc inexact de croire que la musique autochtone se réduisait presque uniquement à la percussion : elle faisait au contraire une large place à la mélodie.

Les danses, publiques ou privées, étaient fréquemment pratiquées. La plupart des fêtes religieuses comportaient des danses, se prolongeant souvent pendant des heures. Le rituel réglait minutieusement les attitudes et les gestes, ainsi que le choix des danseurs : les guerriers d'un certain rang, par exemple, pouvaient danser avec les courtisanes en les tenant par la taille, ce qui était interdit aux débutants. Pendant le mois Ochpaniztli dédié aux déesses terrestres, on exécutait huit jours de suite, sans chants ni flûtes, au seul rythme des gongs et des tambours, une danse qui consistait uniquement en mouvements des bras et des mains.

Les danses avaient souvent lieu après le coucher du Soleil, sur la grande place centrale, à la lueur de torches et de brasiers de bois résineux. L'empereur lui-même y prenait part. C'est que ces danses rituelles étaient considérées comme un moyen de « gagner des mérites » aux yeux des dieux.

Chez les nobles et les marchands, on dansait après le repas, dans la cour intérieure des maisons, au son d'un orchestre de *teponaztli* et de flûtes. Quand des dignitaires étaient invités chez des négociants, c'étaient eux qui dansaient, tandis que leurs hôtes demeuraient assis, fumant leur pipe et buvant du cacao.

De même que les grandes cérémonies célébrées dans les temples consistaient souvent en de véritables représentations dramatiques – plus d'une fois l'acteur principal, image d'un dieu, périssait immolé sur la pierre des sacrifices –, de même un embryon d'art dramatique se laisse apercevoir dans les fêtes privées : là, dans les riches demeures, des acteurs personnifiaient des personnages



historiques ou mythiques, ou se déguisaient pour représenter des animaux tels que des oiseaux, et échangeaient des répliques avec un chœur. Les femmes étaient admises à prendre part à ces divertissements ; c'était une femme travestie en oiseau qui chantait, par exemple :

*Ma langue est de corail,  
D'émeraude mon bec.*

Ces acteurs chantaient, dansaient, mimaient des scènes traditionnelles, le tout au rythme d'un orchestre. C'est ainsi que des épisodes de la vie du roi Nezualcoyotl servaient de thèmes à ces spectacles, à la fois ballets et tragédies.

Chez l'empereur et chez les seigneurs, des troupes d'acrobates et de bouffons exécutaient, quelquefois en se juchant sur des échasses, des danses acrobatiques et comiques, entrecoupées de cabrioles et de tours d'adresse. Ces spectacles constituaient un des passe-temps favoris de l'aristocratie aztèque.

# Chapitre VII

## La chute de l'empire aztèque

### I. Les premières expéditions espagnoles

Christophe Colomb, ayant atteint le 12 octobre 1492 une des îles Bahamas, fut certain d'avoir touché les Indes, l'Asie fabuleuse et riche en or.

L'occupation espagnole s'étendit d'abord aux îles : Saint-Domingue, Porto Rico, Cuba. La côte sud-américaine et celle de l'Amérique centrale furent reconnues au début du siècle suivant, et en 1513 Núñez de Balboa, traversant l'isthme, découvrit la « mer du Sud », le Pacifique. Personne, cependant, ne soupçonnait l'existence du Mexique, de ses immenses territoires et de sa civilisation. Colomb lui-même passa à côté de la découverte en 1502, quand il rencontra non loin du Yucatán une grande pirogue maya chargée de tissus, de cacao et de haches de cuivre. En 1511, une caravelle qui faisait route du Darien à Saint-Domingue fut jetée par la tempête sur les côtes du Yucatán. Deux Espagnols seulement survécurent au naufrage puis à la captivité aux mains d'une tribu maya. L'un d'eux, Aguilar, devait être libéré par Cortés huit ans plus tard ; l'autre, Guerrero, marié à une noble maya, devait achever sa vie comme « cacique » indien. Cette première « découverte » du continent passa complètement inaperçue au milieu des naufrages et disparitions si fréquents à l'époque.

C'est seulement en 1517 qu'une expédition partie de Cuba avec trois navires, sous le commandement de Francisco Hernández de Córdoba, entra en contact avec les Mayas du Yucatán et de Campeche. Repoussés avec pertes par ces belliqueux Indiens, les Espagnols durent se rembarquer en hâte. Cinquante-sept hommes, sur 110 qui étaient partis à la découverte, périrent dans cette aventure, y compris leur chef. Mais les survivants décrivirent avec émerveillement les villes mayas qu'ils avaient pu observer sur la côte, leurs édifices de pierre et leurs temples, les riches vêtements et les bijoux des autochtones. Le Yucatán, que l'on prenait encore pour une île, apparaissait comme un monde nouveau, plus peuplé et plus civilisé que les Antilles.

L'année suivante, Juan de Grijalva, à la tête de quatre navires, découvrit l'île de Cozumel, longea la côte du Yucatán, puis celle du golfe du Mexique. En poursuivant sa course depuis le Tabasco jusqu'à Tuxpan, il quitta les pays mayas : pour la première fois, des Européens entraient en relation avec des provinces de l'Empire aztèque. Contrairement à ce qui s'était passé lors de l'expédition précédente, l'accueil des Indiens fut amical : ils remirent en cadeau aux Espagnols des objets d'or. Ils prononcèrent maintes fois le mot « Mexico », dont les conquérants ignoraient le sens.

### II. Hernán Cortés

S'engageant sur les traces de Grijalva, Hernán Cortés partit de Cuba le 10 février 1519 (année *ce-ucatl*, « un roseau » du calendrier aztèque). Sur ses 11 navires étaient embarqués 508 soldats, 16 chevaux et 14 pièces d'artillerie. Au Yucatán, il trouva Aguilar, qui parlait maya en raison de sa longue captivité. Un peu plus tard, au Tabasco, les dignitaires locaux firent don aux Espagnols de plusieurs jeunes esclaves. L'une d'elles, d'origine noble et douée d'une vive intelligence, parlait maya et nahuatl. De ce fait, par l'intermédiaire d'Aguilar et de cette jeune femme, Cortés fut mis à même de converser avec les autochtones, et notamment avec ceux qui parlaient la langue officielle de l'Empire aztèque : c'était là un immense avantage pour le capitaine espagnol. Baptisée sous le nom de Marina, et connue généralement sous celui de Malintzin (Malinche), l'ancienne esclave devint la plus précieuse et la plus fidèle collaboratrice du conquérant. Elle fut aussi la mère de son fils, don Martin Cortés, le premier métis qui joua un rôle important dans l'histoire du Mexique.

Parvenu en avril à l'emplacement de la future Veracruz, Cortés y reçut la visite du *calpixqui* aztèque de la province de Cuetlaxtlan accompagné d'autres dignitaires et de serviteurs. Les Indiens firent don aux Espagnols, au nom de Motecuhzoma, de vivres, de magnifiques vêtements de luxe en coton et en plumes, et de bijoux d'or. C'est alors que le *conquistador*, s'entretenant avec les seigneurs aztèques par le truchement d'Aguilar et de Marina, commença à entrevoir l'immensité et la richesse de l'Empire dont la capitale s'élevait, loin de la côte torride, sur le plateau encadré de hautes montagnes.

Les Aztèques n'avaient eu aucun renseignement sur l'arrivée des Européens aux Antilles, mais ils eurent certainement connaissance des expéditions qui touchèrent le Yucatán et le Tabasco. La tradition veut que des présages funestes (lueurs dans le ciel, voix se lamentant dans l'espace, incendies inexplicables et autres prodiges) aient annoncé à l'avance une terrible catastrophe. Très religieux, Motecuhzoma et ses conseillers furent frappés par le fait que l'année « un roseau », 1519 de notre ère, coïncidait avec la date, revenant tous les cinquante-deux ans, qui pouvait selon le mythe de Quetzalcoatl marquer le retour du Serpent à Plumes. Ces êtres étranges qui arrivaient de l'est, c'est-à-dire du pays mystérieux vers lequel le divin roi de Tula était parti dans le passé fabuleux, qui lançaient la foudre et possédaient ces chevaux que personne n'avait encore jamais vus au Mexique, n'étaient-ils pas des dieux ? Quetzalcoatl ne revenait-il pas prendre possession de son héritage ?

Tandis que les fonctionnaires aztèques et les messagers, franchissant les sierras, apportaient à l'empereur la description, appuyée de dessins, des conquérants, de leurs navires, de leur cavalerie et de leur artillerie, Cortés faisait une découverte qui contenait en germe sa victoire : il s'aperçut que certains peuples soumis à Mexico haïssaient mortellement les Aztèques. Tel était le cas des Totonagues, dont la capitale Cempoala, proche de la côte, reçut les Espagnols avec enthousiasme. En août, Cortés s'engagea sur le chemin du plateau central avec 13 000 Totonagues, guerriers et porteurs.

Le 2 septembre 1519, les Espagnols se heurtèrent, aux frontières de Tlaxcala, à la résistance opiniâtre des Tlaxcaltèques et de leurs alliés otomi. Mais après plusieurs jours de combats, l'aristocratie tlaxcaltèque, animée par son hostilité séculaire à l'égard des Aztèques, se décida à rechercher l'alliance des puissants étrangers contre son ennemi mexicain. Les Espagnols entrèrent à Tlaxcala, qu'ils trouvèrent « beaucoup plus grande que Grenade », sous une pluie de fleurs. Dès lors, la conquête devint une entreprise essentiellement hispano-tlaxcaltèque.

Grossie des contingents de Tlaxcala, la colonne espagnole se dirigea sur Cholula, où 6 000 Indiens furent massacrés par les alliés, puis, s'engageant entre les volcans, pénétra dans la vallée centrale. Après avoir passé la nuit à Iztapalapan dans une résidence seigneuriale, les conquérants traversèrent la lagune sur la chaussée surélevée qui reliait la côte méridionale à la cité lacustre. Motecuhzoma, accompagné de nombreux dignitaires parmi lesquels le roi de Texcoco, accueillit Cortés à l'entrée de la ville. Lui adressant la parole, il déclara notamment : « Soyez le bienvenu, notre seigneur, de retour dans votre pays et parmi votre peuple, pour vous asseoir sur votre trône dont j'ai été le possesseur pour quelque temps en votre nom. » Les Espagnols s'installèrent dans l'ancien palais d'Axayacatl, le 8 novembre 1519.

### III. La guerre

Une étrange situation, qui devait durer huit mois, s'instaura dès lors : Motecuhzoma virtuellement prisonnier mais s'efforçant toujours d'apaiser la colère croissante de ses dignitaires et de son peuple ; les Espagnols établissant peu à peu, à travers l'empereur, une sorte de protectorat ; leurs alliés tlaxcaltèques prompts à saisir toute occasion d'assouvir leur haine contre les Aztèques. À mesure que le temps passait, la tension montait : les Espagnols, en effet, s'opposaient au culte des dieux indigènes et s'emparaient de tous les objets d'or sur lesquels ils pouvaient mettre la main, tandis que les Tlaxcaltèques pillaient les jades et les plumes précieuses.

En l'absence de Cortés, obligé de se rendre en hâte sur la côte pour combattre son concurrent Narváez arrivé de Cuba, les Espagnols massacrèrent traîtreusement un grand nombre de nobles aztèques qui célébraient la fête de Uitzilopochtli. En dépit de Motecuhzoma, demeuré obstinément hostile à toute résistance, le peuple entier se souleva. Le retour de Cortés ne rétablit pas la situation. Dans la « Nuit Triste » du 30 juin 1520, les Espagnols et les Tlaxcaltèques assaillis de toutes parts ne réussirent qu'à grand-peine à sortir de Mexico en subissant de lourdes pertes. Cortés, dit-on, s'assit sous un arbre à Popotlan et pleura. Les conquérants auraient été perdus, si les Otomi de la région de Teotihuacán et les Tlaxcaltèques n'étaient venus à leur secours. Tlaxcala devint leur refuge, puis leur base d'opérations. Ixtlilcochitl, prétendant malheureux au trône de Texcoco, se rangea à leurs côtés, ainsi que les tribus de la région sud du lac. Avec l'aide de ses alliés autochtones, Cortés entreprit d'isoler la capitale. Il fit construire des brigantins armés de canons pour balayer la lagune de leurs feux. La famine et le manque d'eau potable accablèrent la ville assiégée, tandis qu'y faisait rage une épidémie de variole, maladie inconnue jusqu'alors au Mexique et apportée de Cuba par un esclave noir.

Motecuhzoma avait péri pendant les combats de juin 1520, soit aux mains des Espagnols, soit victime d'un projectile lancé par un guerrier aztèque. Son successeur Cuitlahuac ne régna que quatre-vingts jours avant d'être emporté par l'épidémie. Le dernier souverain fut Cuauhtemotzin, dont le nom signifie « l'aigle qui tombe », c'est-à-dire le soleil couchant. Et c'était bien le soleil aztèque qui allait disparaître. En dépit de l'héroïsme extraordinaire de Cuauhtemotzin, des guerriers et du peuple tout entier, les débarquements et les assauts 20 fois repoussés mais toujours renouvelés permirent aux Espagnols et à leurs alliés indiens de prendre pied dans la ville. Les canons abattaient les murs. Les assiégeants avançaient parmi les ruines, comblant les canaux avec les décombres. Le 13 août 1521, jour « un-Serpent » généralement tenu pour favorable, mais dans une année « 3-Maison », signe

néfaste, Guauhtemotzin dut se rendre à Cortés. Ainsi, prenait fin l'Empire.

## IV. Les causes de la défaite

L'effondrement brutal d'un État qui pouvait compter sur d'aussi valeureux défenseurs est apparu aux contemporains comme une catastrophe inexplicable ou comme un miracle. Cependant, ses causes se laissent apercevoir.

Causes proprement militaires d'abord : avec leurs armes et leurs cuirasses d'acier, leurs arquebuses et leurs canons, leurs voiliers et leurs chevaux, les Espagnols disposaient, en dépit de leur petit nombre, d'une supériorité écrasante sur les Aztèques équipés de glaives en obsidienne, d'arcs et de flèches à pointe de silex, de boucliers et de casques en matériaux légers et de tuniques rembourrées de coton, et se déplaçant à pied ou en pirogue.

Mais, surtout, Aztèques et Espagnols ne faisaient pas la même guerre. Pour les premiers, la guerre constituait une sorte de duel dont les dieux étaient les arbitres et que l'on menait conformément à des règles traditionnelles très précises. Elle avait pour but principal d'obtenir des prisonniers destinés au sacrifice. Les vaincus devaient certes reconnaître l'autorité suprême de Mexico, ouvrir leurs temples à Uitzilopochtli et payer le tribut, mais conservaient leur autonomie culturelle et même politique. Les Espagnols, au contraire, faisaient la guerre totale. Il s'agissait pour eux de détruire la religion indienne au profit de la leur, tenue pour la seule vérité, et l'État aztèque au profit de leur souverain Charles Quint. Il s'agissait aussi non point de prélever simplement un impôt sur les Indiens, mais de s'emparer de toutes leurs richesses et de les réduire en esclavage.

Passons sur le phénomène biologique : l'épidémie de variole, qui pourtant contribua puissamment à la victoire des Espagnols en semant la mort parmi les défenseurs et en faisant périr Cuitlahuac. Plus décisif encore a été le fait religieux. La conviction où s'est trouvé Motecuhzoma d'avoir devant lui Quetzalcoatl de retour au Mexique l'a conduit à jeter dans la balance, contre toute velléité de résistance, le poids de son autorité souveraine. Il a fallu des mois d'attente, le massacre du grand temple et les combats de juin, enfin la mort de l'empereur, pour que la volonté de survie chez les Aztèques s'incarnât dans la haute figure de Cuauhtemotzin – mais trop tard. Enfin, on ne comprendrait rien à la victoire des Espagnols sur les Aztèques si l'on négligeait le fait que ce ne fut pas seulement leur victoire, mais celle de nombreux États et peuples coalisés. Sans doute l'armement, la tactique et l'énergie des *conquistadores* jouèrent-ils un rôle irremplaçable pour animer, encadrer et soutenir la revanche des adversaires de l'Empire. Mais rien n'aurait été possible sans les ressources et les hommes, les renseignements et l'élan guerrier que fournirent les Totonagues, Tlaxcala, Uexotzinco, les Otomi, les tribus du sud de la vallée et le parti d'Ixtlilxochitl à Texcoco.

La diplomatie de Cortés, son sens aigu des rapports de forces et son habileté politique ont su faire jouer à son profit les rancunes et les ambitions contre la cité dominante. Pour les gens de Tlaxcala et les autres alliés indiens, il ne s'agissait là que d'un nouvel épisode dans la lutte des États combattants, comme jadis quand avait été abattue l'hégémonie d'Azcapotzalco. Ils étaient loin d'imaginer que la chute de Mexico entraînerait celle de leurs propres cités, la destruction de leur religion et la ruine de leur culture.

Avec la défaite des Aztèques, en effet, disparaissait la dernière civilisation autochtone du Mexique. Brillante et fragile, elle avait dominé le pays pendant moins d'un siècle : il s'était écoulé exactement quatre-vingt-treize ans entre l'avènement d'Itzcoatl et la reddition de Cuauhtemotzin.

# Bibliographie

## I. - Manuscrits indigènes Chroniqueurs autochtones et espagnols

- *Codex Azcatitlán* , manuscrit figuratif reproduit en fac-similé, *Journal de la Société des américanistes* n.s., t. XXXVIII, Paris, 1949.
- *Codex Borbonicus* , édité par E. T. Hamy, Paris, 1899.
- *Codex Mendoza* édité par James Cooper Clark, Londres, 1938.
- *Codex Telleriano-Remensis* édité par E. T. Hamy, Paris, 1899.
- Diaz del Castillo Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Mexico, 1950.
- Ixtlilxochitl Don Fernando de Alva, *Obras históricas*, Mexico, 1891-1892.
- Sahagún Fr. Bernardino de, *Historia general de las cosas de Nueva España*, Mexico, 1938.
- Tezozomoc Don Alvaro, *Crónica Mexicayotl*, Mexico, 1949.

## II. - Ouvrages récents

- Barlow R. H., *The Extent of the Empire of the Culhua Mexica*, Berkeley, 1949.
- Baudot Georges, *Les Lettres précolombiennes*, Toulouse, Privat, 1976.
- Baudot Georges et Todorov Tzvetan, *Récits aztèques de la Conquête*, Paris, Le Seuil, 1983.
- Caso Alfonso, *El Pueblo del Sol*, Mexico, 1953.
- Davies Nigel, *The Aztecs*, Londres, Macmillan, 1973.
- Duverger Christian, *L'Origine des Aztèques*, Paris, Le Seuil, 1983.
- Garibay K. Angel Maria, *Historia de la literatura nahuatl*, Mexico, 1953.
- León-Portilla Miguel, *La Pensée aztèque*, Paris, Le Seuil, 1985.
- Marquina Ignacio, *Arquitectura prehispánica*, Mexico, 1951.
- Matos Moctezuma Eduardo, « The Templo Mayor of Tenochtitlán: Economics and Ideology », in *Ritual Human Sacrifice in Meso-America*, Washington, dc, Dumbarton Oaks, 1984.
- Simoni-Abbat Mireille, *Les Aztèques*, Paris, Le Seuil, 1976.
- Soustelle Jacques, *La Vie quotidienne des Aztèques*, Paris, Hachette, 1955.
- —, *L'Univers des Aztèques*, Paris, Hermann, 1979.
- Stierlin Henri, *L'Art aztèque et ses origines*, Fribourg, Office du livre, 1982.
- Toscano Salvador, *Arte precolombino de México y de la América Central*, Mexico, 1952.
- Vaillant George C., *Aztecs of Mexico*, Garden City, ny, 1947.